

Larson

RIVE

Ondes de choc

Dan San p.14 Kuna Maze p.16 Alex Koo p.17 Laurence Mekhitarian p.18 Margaret Hermant p.20
Musique et parentalité p.22 Musicien·ne à l'ère du big data p.26 Bruxelles, occupation temporaire p.29



Périodique : 5 x par an

BELGIQUE-BELGIE

P.P. - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746

AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles/x

Festival de clips

9 & 10 juin 2023

www.vkrs.be

1107 · 20:30 · Flagey · Studio 4

Festival Musiq3

UTOPIA

MUSIQ³
FESTIVAL
BRUSSELS

www.festivalmusiq3.be

Nocturne

Compagnie
La Tempête
Adrian Sirbu
Simon-Pierre Bestion

Sergueï Rachmaninov
Les Vêpres, op. 37

Hymnes de la liturgie grecque
orthodoxe byzantine



©Hubert Caldaguès

moustique
Toute l'actu
et l'agenda des festivals
sur moustique.be

Mathieu Gollmaux

Conseil de la Musique
Rue Lebeau, 39
1000 Bruxelles
conseildelamusique.be

Contacteur la rédaction
larsen@conseildelamusique.be

Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction
Nicolas Alsteen
Denise Caels
Juliette Depré
François-Xavier Descamps
Claire Monville

Coordonateur de la rédaction
François-Xavier Descamps

Rédacteur
François-Xavier Descamps

Collaborateur-trices
Nicolas Alsteen
Nicolas Capart
Vanessa Fantinel
Louise Hermant
Jean-Philippe Lejeune
Luc Lorfèvre
Jean-Marc Panis
Stéphane Renard
Dominique Simonet
Didier Stiers
Diane Theunissen
Julien Winkel
Didier Zacharie

Roloteur-rices
Christine Lafontaine
Nicolas Lommers

Couverture
RIVE
© Gilles Dewalque

Promotion & Diffusion
François-Xavier Descamps

Abonnement
Vous pouvez vous abonner
gratuitement à Larsen.
larsen@conseildelamusique.be
Tél. : 02 550 13 20

Conception graphique
Mateo Broillet
Jean-Marc Klinkert
Seance.info

Impression
die Keure

Prochain numéro
Septembre 2023



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

rtbf .be

LE SOIR

sabam
for culture

Crédits
Gilles Dewalque
Kinta Studio

P.14

Dan San, un troisième album lumineux



P.20

Laurence Mekhitarian, l'Arménie, enfin...



P.22

Pas facile de combiner musique et parentalité!



P.29

Les occupations temporaires : bastions de liberté



P.38

Vous connaissez Barış Manço ? Turc ou Liégeois ?



P.40

Collaborer avec la Flandre, une gageure ?



Édito

De nombreux sujets restent encore tabou dans le monde de la musique. Que l'on parle de santé mentale, d'addictions, d'âge... Larsen a choisi de s'intéresser à celui de la parentalité, une thématique sur laquelle il n'y a que de rares écrits et où très peu de témoignages existent. Et pour cause, puisqu'elle ne correspond pas vraiment à l'image glamour et bohème que véhicule le milieu artistique.

Il y a bien Beyoncé, ou dans une moindre mesure Cœur de Pirate, qui partent en tournée avec leur enfant en bas âge. Mais quand on a une telle notoriété ou les moyens financiers ad hoc, plus rien n'est vraiment un souci. Ces cas ne reflètent pas du tout la réalité vécue au quotidien par le milieu artistique et ce, tous genres et métiers confondus.

Concilier vie de famille et emploi dans le secteur musical est encore aujourd'hui un parcours du combattant. Entre horaires irréguliers, lieux inadaptés, rentrées financières instables, charge mentale, sans oublier la bonne petite pointe de culpabilité, certains-es peuvent renoncer à avoir des enfants quand d'autres freinent leur carrière ou s'épuisent à jongler entre des plans A, B... ou C.

Ces derniers mois, quelques timides avancées autour de la parentalité sont apparues. On commence à en parler au travers de conférences ou de rencontres. Il est temps de conscientiser que parentalité et musique... ce n'est pas obligatoirement incompatible!

Claire Monville

En Couverture

p.8 ENTRETIEN RIVE

Ouverture

p.4 ARRIÈRE-PLAN Jean-François Jaspers
p.5 AFFAIRES À SUIVRE
p.6 EN VRAC

rencontres

p.11 Ogives
p.12 Eosine – Prinzly
p.13 Macgray – Next.Ape
p.14 Dan San
p.16 Kuna Maze
p.17 Alex Koo
p.18 Laurence Mekhitarian

Articles

p.20 AVANT-PLAN Margaret Hermant
p.22 360° Élever un enfant en travaillant dans le secteur musical
p.26 DIGITAL Être musicien-ne à l'heure du big data
p.29 TENDANCE Bruxelles, une ville sous occupation temporaire
p.32 BUSINESS Transition technique pour les festivals d'été

Les sorties

Bonus

p.37 4x4 VKRS
p.38 C'EST CULTE Barış Manço
p.40 V. ENSEMBLE One band, One country
p.42 J'ADORE... Pierres
p.42 L'ANECDOTE cabane



© GILLES DEWALQUE

Micro-Festival

KulturA.

Jean-François Jaspers, passion ardente

Toujours fourré aux côtés de ses copains musiciens, Jean-François Jaspers est rapidement devenu le couteau suisse de la bande. Capable de passer du booking au management ou de la programmation à la promotion.

TEXTE : LOUISE HERMANT

Adolescent, le Liégeois multiplie les concerts et se rend fréquemment à la Médiathèque. Il joue un peu de la guitare mais l'idée de faire de la musique s'arrête là. « Je n'étais pas très assidu », confesse J-F Jaspers. Il l'est, par contre, quand il s'agit de suivre les dernières sorties et l'actualité musicale. Pas question, donc, de rater la première édition d'un festival qui se déroule près de chez lui. On est en 1994, à Nandrin : dEUS prend place sur scène. « J'ai un peu pris une torgniole. » Il achète alors le CD, son premier d'un groupe belge. « À ce moment-là, il n'y avait pas vraiment de scène belge. Je me suis rendu compte qu'on pouvait faire des choses ici aussi, qu'on avait de bons groupes à défendre. »

Accompagné de son ami Michaël Larivière, alias Redboy (MLCD, Hollywood Porn Stars), il file des coups de main dans différentes salles de la ville. Il s'occupe des entrées, fait de l'affichage. Plusieurs groupes liégeois qu'il connaît bien montent le collectif JauneOrange, en 2000. Naturellement, J-F Jaspers se retrouve impliqué dans le projet. D'abord affairé aux lumières, puis au management, au booking, à la promotion, au financement... « Comme je n'étais pas occupé sur le côté à composer, j'ai pu m'occuper de tout le travail de fond, tout ce qui n'était pas nécessairement pris en charge par les artistes. »

Il devient, par la suite, le manager de The Experimental Tropic Blues Band, Hollywood Porn Stars et Piano Club. Un métier qu'il découvre sur le terrain et apprend sur le tas. « Avec Hollywood Porn Stars, ça a progressé très vite, avec un chouette label en France, des tournées, des passages en radio... Tu prends très vite de l'expérience. » En 2010, le collectif se lance dans l'organisation d'un événement, le Micro Festival. Il le souhaite à taille humaine, plus intimiste, à contre-courant des grosses machines. Avec ce projet, Jean-François Jaspers occupe le poste qu'il préfère : celui de programmeur.

Une casquette qu'il endosse environ une fois par mois au KulturA., un espace de diffusion partagé, mis sur pied en 2017 par JauneOrange et d'autres associations liégeoises. Le reste du temps, le quarantenaire s'occupe de la coordination du lieu, devenu un incontournable de la vie musicale et culturelle dans la Cité Ardente. Et qui ne devrait pas tarder à s'agrandir. Le KulturA. vient de racheter, avec le Comptoir des Ressources Créatives et la coopérative Dynamo, le bâtiment d'à côté. « On se laisse un peu le temps, on fait mûrir ce projet d'extension du pôle culturel. Pour le concrétiser, on l'espère, en 2025 ».

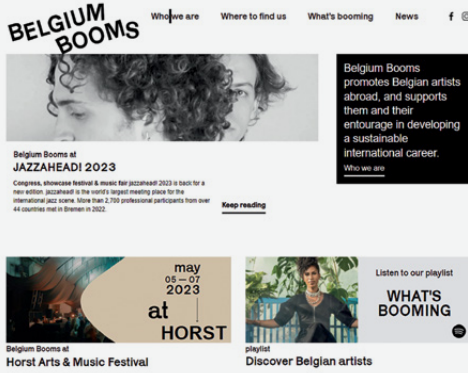


#now-bands

#pop-rock

Manitou, Tezeta, Root Mean Square

Le point commun entre ces trois (très) jeunes formations ? Un goût affiché pour les guitares saturées : qu'elles soient lo-fi, psych, garage ou ayant recours à l'effet "detune" cher à Mac DeMarco. Bref, trois groupes (à suivre bien évidemment) mettant à l'honneur l'indie (pop) rock décliné sous diverses formes. Plutôt dream pop pour Root Mean Square, pop slacker pour Tezeta et pop-rock garage chez les dindons de Manitou. Comme toujours : à découvrir d'urgence en live !



#web

#FWB-Vlaanderen

Belgium Booms

Un site web tout neuf

Belgium Booms (une collaboration entre le Nord et le Sud, à savoir les deux agences Wallonie-Bruxelles Musiques et VI.BE) fait peau neuve avec un site web tout nouveau. Le but reste le même : soutenir et promouvoir les artistes belges à l'étranger et aider les artistes et leur entourage à construire une carrière internationale durable. Au menu : des news, des artistes en plein "boom" à suivre, des manifestations où seront présentes les agences... www.belgiumbooms.bo.



#chanson-indie

#clip

Lemon Felixe

Anouma

Révélee au sein du duo Faon Faon, Fanny Van hammée se réincarne aujourd'hui en Lemon Felixe pour lancer les bases d'un nouveau projet, aussi solo que singulier. Sous ce nom de scène légèrement citronné, la chanteuse nous sert une mélodie onctueuse, balayée d'arrangements électroniques et de petites percussions organiques, dans une veine qui rappelle les débuts d'Émilie Simon. Un premier single propulsé par un clip d'animation réalisé par Alexia Creusen.



#chanson

#album

Alcheme

Sous ma peau

La chanteuse 100% européenne a sorti tout récemment son premier album autoproduit. Toujours très bien entourée lors de ses prestations scéniques, accompagnée de musiciens bien connus de la scène pro, elle nous offre sept titres tout de douceur et de délicatesse vêtus. La volonté est de décloisonner et de créer une chanson "alchimique" tant dans ses arrangements (guitares, sax, percus "latino"...) que dans l'utilisation des langues (en français ou... en allemand).



#singles

#soul-pop

Jazmyn

3 singles en 2023

Sacrée deuxième lauréate lors du dernier Concours Circuit, en décembre 2022, Jazmyn débarque aujourd'hui avec trois singles destinés à être dilués tout au long de 2023. Le premier en date s'intitule *I Don't Buy It* et pose là son univers jazzy-funky-soul, bien dans l'air du temps et tout aussi indémodable. Jazmyn prendra le temps d'asseoir son projet et sa fanbase avant d'atterrir avec un EP d'ores et déjà prévu pour 2024. Deux autres singles émailleront d'ici-là l'année en cours. Smoooooth !!!

En vrac...



• Nicola Testa brille au Festival International Music & Cinema

Doux récompenses sinon rien

Surtout connu pour son sens de la mélodie et ses refrains flamboyants, Nicola Testa est en train de se faire un nom dans l'industrie du cinéma. À côté de sa passion pour la pop, l'artiste compose en effet des musiques pour l'image. Invité à Marseille en avril dernier, lors du Festival International Music & Cinema, le compositeur bruxellois est reparti de la Canebière avec deux prix grâce à son travail sur la BO de *Ma Gueule*. Déjà auréolé du Magritte du meilleur court métrage de fiction, ce film de Grégory Carnoli et Thibault Wohlfahrt s'est vu cette fois récompensé pour la bande-son réalisée par Nicola Testa. Les prix "Matthieu Hoche" et "Grandir" viennent ainsi souligner l'apport d'une musique parfaitement synchronisée au scénario porté à l'écran. Disponible sur la plateforme Arte TV jusqu'à la fin du mois de juin, *Ma Gueule* interroge notre rapport aux autres et à la tolérance à travers un récit bouleversant. Créé en 1999, le Festival International Music & Cinema à Marseille (MCM) célébrait cette année sa 24^e édition. L'événement est désormais reconnu du milieu professionnel comme un référent de la composition musicale pour l'image. Chaque année, le festival présente 250 films, accueille 500 professionnels et touche plus de 25.000 spectateurs.

• Prix Caecilia 2022

Sarah Bayens à l'honneur

Comme chaque année, l'Union de la Presse Musicale Belge (UPMB) a décerné les Prix Caecilia à l'occasion d'une soirée qui s'est déroulée à Bozar. Le "Prix du Jeune Musicien de l'Année", qui à cette année récompensé une musicienne (il serait peut-être temps de modifier l'intitulé de ce prix!), est attribué alternativement à un-e artiste néerlandophone et à un-e artiste franco-phonique ou germanophone. Cette année, c'est la

violoniste Sarah Bayens qui est repartie avec le Prix. Le jury s'est exprimé ainsi à son sujet : « Sarah est une musicienne pleine de curiosité qui souhaite approfondir le plus d'aspects possibles du répertoire classique (soliste, chambriste et musicienne d'orchestre) ». En 2019, Sarah a remporté le concours Young Belgian Talent. La même année, elle a été retenue parmi De Twintigers (Radio Klara). Sarah a été membre de différents ensembles de musique de chambre et, actuellement, elle fait partie du trio à clavier Susato Trio, qui a obtenu le premier prix du concours Génération Classique organisé par Les Festivals de Wallonie. Le Susato Trio se produit tant en Belgique qu'à l'étranger et est actuellement suivi par le dispositif d'accompagnement artistique 6X12 organisé par le Conseil de la Musique. Ont également été mis en lumière lors de cette cérémonie, la compositrice Jacqueline Fontyn qui a reçu un "Prix pour l'ensemble de sa carrière" et l'intégrale *Orchestral Works* de César Franck, enregistrée par l'OPRL, "Prix Snepvangersprijs" récompensant une production exceptionnelle de musique belge.

• La Sabam fête ses 100 ans

Avec un déménagement...

Pour fêter son 100^e anniversaire, la Sabam a pris ses quartiers dans le POP Building, un immeuble emblématique du patrimoine culturel bruxellois. Conçu par les architectes René Aerts et Paul Ramon, en 1964, l'édifice se caractérise par sa façade en polyester de verre et ses multiples quadrilatères en forme d'écrans de télévision. À l'intérieur du bâtiment, des espaces de rencontre et de réunion sont désormais dédiés aux membres de la société belge des auteurs, compositeurs et éditeurs. « Le lieu a été complètement transformé pour répondre à la nouvelle réalité de travail et accueillir aussi bien nos collaborateurs que nos auteurs et nos partenaires dans un cadre agréable et stimulant la créativité », indique Steven De Keyser, CEO de la Sabam, dans un communiqué de presse. Pour la Sabam, ce déménagement a aussi des allures de nouveau départ. « Ce bâtiment symbolise la nouvelle Sabam : une Sabam plus moderne, plus ouverte et plus accessible », poursuit Steven De Keyser. Aujourd'hui, il est primordial de nous reconnecter avec les membres, de miser sur l'avantage de transparence et de nous moderniser. » Il faut bien dire que le monde de la culture a drastiquement évolué depuis les débuts de la Sabam. Avec la (r)évolution digitale et une augmentation constante de la consommation numérique, la Sabam est amenée, comme d'autres entreprises, à repenser son positionnement et son fonctionnement.



• Le zwanzeur de Mexico

Disponible depuis le 1^{er} avril

Le journaliste musical Brice Depasse, actif sur Nostalgie depuis de nombreuses années, retrace toute l'épopée du Grand/Lange Jojo dans une publication parue au sein de la collection "L'Article", aux Éditions Lamiroy... et on y a fait pas mal de découvertes ! Par exemple, connaissiez-vous ou vous rappelez-vous du Kari Kollgang ? Ils ont commis le 1^{er} rap "brusseleir", sur un air disco : le tube *Plein comme une andouille*, c'est quelque chose tsé, pei. Ou saviez-vous que c'est grâce à Anthony Quinn qu'est né Le Grand Jojo ? Bref : Brice Depasse vous emmène à la redécouverte d'un pan de notre patrimoine. "L'Article" paraît tous les mois avec au menu, de la musique et de la belgitude... mais pas que. En effet, Arno, Pierre Rapsat ou Julos Beaucarne y ont déjà notamment croisé Bob Marley ou H.P. Lovecraft. Divers et varié donc. Vous pouvez le recevoir directement chez vous en vous abonnant en ligne sur www.larticle.info.

• Parcours FrancoFaune 2023

Avec Bleuroise, Caillasses et SMR

Le Parcours FrancoFaune, c'est une structure, logée à la toute récente Maison Poème à Saint-Gilles, qui permet à des artistes résidant en Belgique et chantant en français de bénéficier d'un accompagnement pour un meilleur développement. Au programme de ce "parcours" : des formations, des conseils, de la mise en réseau... avant de participer au festival du même nom, en automne. Et c'est avec Bleuroise, Caillasses et SMR que le Parcours se poursuivra cette année.

• Marché mondial de la musique enregistrée Toujours en croissance mais...

Les chiffres varient relativement fortement d'une source à l'autre mais on peut dresser deux constats qui semblent assez fiables concernant les revenus de la musique enregistrée pour l'année 2022. Selon un certain point de vue, et c'est effectivement factuel, les revenus générés en 2022 sont en croissance : +8,3€ selon Midiaresearch, +9% selon le quotidien français Les Échos. Des chiffres en croissance pour la huitième année consécutive et qui

font de la "musique enregistrée" un des rares secteurs connaissant une croissance constante. Mais selon un autre point de vue, la croissance serait en diminution... puis qu'en 2021, la hausse des revenus était estimée à près de 25% par rapport à l'année précédente. L'année Covid par excellence a connu un boom assez exceptionnel. 2022 aligne donc une croissance moins importante. Pour le secteur, « c'est le quatrième taux de croissance le plus élevé de ce millénaire ». C'est ce qu'a souligné Adam Granite, le président d'Universal Music Group (UMG) pour l'Afrique, le Moyen-Orient et l'Asie, lors d'une conférence de presse organisée par l'Ifpi (la Fédération internationale de l'industrie phonographique) à Londres. Le bond qui a été le plus significatif en 2022, c'est celui de l'édition musicale... de fait, certains chiffres annoncent plus de 16% de croissance! Vous savez maintenant dans quel secteur investir.

• Claire Laffut au casting de Raiser Karl

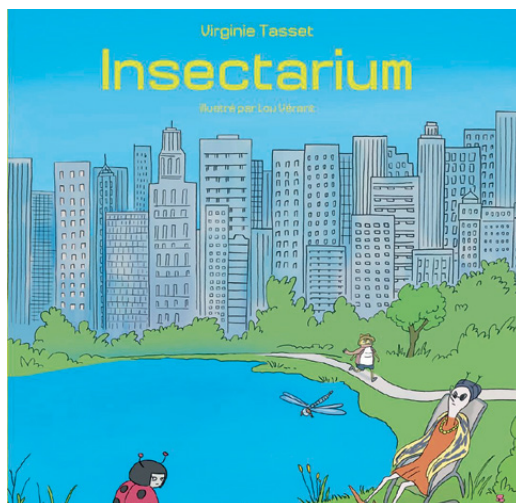
Une série Disney+ consacrée aux débuts de Karl Lagerfeld

Décidément, le cinéma français en pince pour les chanteuses belges! Après Angèle en Fälbala dans le dernier épisode de la série *Astérix et Obélix*, c'est maintenant Claire Laffut qui vient d'être annoncée au casting d'une nouvelle série Disney+ consacrée à Karl Lagerfeld. Inspirée par la biographie écrite par Raphaëlle Bacqué, la série reviendra, en six épisodes, sur les débuts du plus français des couturiers allemands. Décédé en février 2019, à l'âge de 85 ans, Karl Lagerfeld sera interprété à l'écran par l'acteur Daniel Brühl, connu pour ses rôles dans les films *Inglorious Basterds* ou *À l'Ouest, rien de nouveau*.

• L'Heptone à Ittre

Le club de jazz fête ses 10 ans

C'est alors qu'il recherchait, en 2009, un nouveau lieu qui pourrait accueillir son piano, qu'Olivier Colette tombe sous le charme d'une ancienne salle des fêtes à Ittre. C'est aussi "simplement" que l'Heptone est né. Cette salle de concerts dédiée au jazz, sous toutes ses formes, fête ses 10 ans d'activité en 2023. Totalement autogérés, les lieux ont pu accueillir près de 300 événements au cours de leur décennie d'existence. Touchée elle aussi par les retombées collatérales du Covid, la salle a aujourd'hui pu renouer avec son public et pour l'occasion, un disque du "groupe maison", Heptone Colours, est même sorti en février. Cinq disques ont également été enregistrés à l'Heptone lors de ces dix années d'existence. Joyeux anniversaire et rendez-vous à l'Heptone, rue Haute n°7 à Ittre.



• Insectarium

Le monde des "minuscules" raconté en musique!

Insectarium, c'est une saga en dix épisodes sur la grande famille des insectes. Une composition musicale et poétique pour piano à 4 mains, voix et bande électronique, qui se décline en dix microcosmes sonores, contant en textes et en sons les histoires de petites bêtes familières. Le recueil, édité par le Forum de la Création Musicale, est une partition accessible aux jeunes pianistes (dès 4 années de pratique pour les pièces les plus simples). Une série de tutoriels pédagogiques accompagnant la partition sont disponibles via un QR-Code. Vous pouvez commander la partition sur le site du Forum de la Création Musicale ou auprès de la librairie Point d'Orgue à Bruxelles.

• André Borbé reçoit le "Prix Roman Junior"

Le chanteur s'impose en littérature jeunesse

Dans le domaine jeune public, son nom est une référence, un modèle d'excellence. Depuis 25 ans, André Borbé chante pour les enfants. Visage familier chez tous les pensionnaires des cours de récré, l'artiste liégeois mène également une belle carrière dans le monde de la littérature jeunesse. Publié aux éditions Alice Jeunesse, son dernier ouvrage, *Grandlarge et Loncour*, a obtenu le "Prix Roman Junior" du concours Lu et partagé, décerné pour la première fois lors de la Foire du Livre de Bruxelles. Ce prix en littérature jeunesse est attribué par la Fondation Battieuw-Schmidt. Dans ce nouveau livre, André Borbé esquisse les contours d'un fabuleux roman d'aventures pour les enfants. L'auteur nous invite à suivre l'odyssée du jeune Tzoutzi : un voyage entre terre et mer, un trip sur une île balayée par les vents et survolée par d'étranges oiseaux. Capable de jongler avec les mots et de porter son récit avec rythme et musicalité, le chanteur met ainsi ses talents de parolier au service d'une écriture soignée et rêveuse à souhait.

• Allez l'OM!

Une nouvelle salle de concerts à Seraing

Ça y est, c'est officiel. On entendait parler depuis longtemps de ce nouveau pôle musical en région liégeoise! L'OM (Quai Louva 1 à Seraing) pourra accueillir jusqu'à 2.000 personnes simultanément, en faisant "tourner" deux des salles de son complexe (qui en comporte trois au total). La pièce principale, la salle Trasenster, - l'ancienne salle des fêtes de Cockerill réaménagée avec un équipement de pointe -, annonce une jauge de 1.700 personnes. Les deux autres (Louva et Club) ont respectivement une capacité de 500 et 300 personnes. Pour compléter cette offre et recevoir au mieux le public: 900 places de parking gratuites, un restaurant, trois bars et un espace extérieur pouvant proposer des foodtrucks. L'OM sera inaugurée le 4 octobre prochain. Vitalic, Selah Sue ou encore Dub Inc. sont les premiers noms avancés, aux côtés des régionaux de l'étape, Ootoko (un groupe fondé par le violoniste de Dan San, Damien Chierici et du musicien Liam O'Maonlai des Hothouse Flowers). La gestion des lieux a été confiée à l'asbl Wagon-Torpille qui réunit l'incontournable asbl Festiv@Liège, déjà aux commandes du Reflektor, des Ardentes ou Jazz à Liège, et la scrl Hors Cadre (notamment aux manettes du Cadran). Longue vie!

• Derrière la pomme, une banane!

Une nouvelle vie pour le tube incontournable Banana Split

Banana Split... une sacrée histoire que celle de cette chanson! Née sous les auspices d'excellents faiseurs belges (un peu français aussi) - la chanson a été composée par Jay Alanski (Jil Caplan, Alain Chamfort, Plastic Bertrand, Julien Clerc...), les paroles sont de Hagen Dierks aka Jacques Duvall et les arrangements sont bien sûr signés Marc Moulin -, le titre s'est écoulé à plus de 700.000 exemplaires lors de sa sortie en novembre 1979. Il a ensuite été repris quelques années plus tard par Lio elle-même, en 1982, sur l'album *Suite Sixtine*, en anglais et adapté par les Sparks (de véritables stars à cette époque). La chanson est alors rebaptisée Marie-Antoinette (*That's what you get, that's what you get... Marie-Antoinette*). *Banana Split* connaît par la suite une vie radiophonique intense, apparaît dans une série TV, est repris par - entre autres - Vive La Fête... Et aujourd'hui, pour la plus grande joie du compte en banque de Lio et des autres ayants droits, la chanson a été louée pour vanter et surtout vendre un iPhone... jaune "banane"! Pas sûr que la marque à la pomme ait toutefois complètement saisi le double sens des paroles de la chanson...



© LAETITIA BICA

album

chanson

RIVE

Ondes de choc

INTERVIEW : LUC LORFÈVRE

Quatre ans après *Narcose*, Juliette Bossé et Kévin Briec se métamorphosent sur *Collision*, un deuxième album se nourrissant d'une rupture sentimentale vécue par la chanteuse du binôme bruxellois. Avec sa production épurée, ses arrangements dream pop et une voix mixée en avant, RIVE prend le large et assume sans ambiguïté ses envies de toucher un plus large public tout en se démarquant des codes traditionnels de la chanson française.

La chanson *Rêver Grand*, sortie en amont de votre nouvel album, montrait déjà clairement une volonté d'être plus accessible. Cette démarche est-elle une réaction à votre premier album *Narcose* paru en 2019 ?

Juliette Bossé : Le terme "collision", qui donne son titre au disque, n'a pas été choisi au hasard. Il renvoie à ce que je chante dans la plupart des morceaux. La collision racontée ici, c'est une rencontre entre deux personnes que tout oppose. Après la passion amoureuse et l'exaltation des sentiments, la relation se révèle destructrice mais elle débouche aussi sur une transformation, une redécouverte de soi et une réappropriation de sa propre existence. C'est une expérience que j'ai vécue personnellement et qui m'a complètement bouleversée. Elle nourrit tout le disque. *Collision* se termine avec *Dictaphone*, un morceau dont j'ai enregistré le texte à l'instant même où je rompais et où je plongeais dans la peur de l'inconnu. *Rêver Grand*, qui ouvre l'album, évoque, pour sa part, mes envies de liberté. J'ai écrit toutes ces chansons et je les ai interprétées de manière frontale. J'étais obligée, c'était comme un remède pour moi. Ça avait donc du sens de mettre la voix plus en avant dans le mixage. Plus qu'une réaction à *Narcose* ou à une démarche commerciale, cette volonté d'être plus direct est surtout liée à la thématique du disque et à son intimité.

Kévin Briouc : Sur *Narcose*, les textes de Juliette étaient plus imagés. L'auditeur pouvait les interpréter en fonction de sa propre expérience. Quand on a commencé à travailler sur *Collision*, Juliette sortait d'une rupture amoureuse. Sur les premières chansons qu'elle a écrites pour ce disque, elle se dévoilait comme elle ne l'a jamais fait auparavant et je trouvais ça très beau. Aujourd'hui, et pas seulement dans le monde de la musique, les gens ont l'habitude de tout débiller sur les réseaux sociaux et ça se fait souvent de manière superficielle et irréfléchie. Les textes de Juliette sont profonds. Nous avions envie qu'ils soient entendus dans le cadre de notre projet artistique. On a très vite fait le choix de ne plus se cacher. Musicalement, nous avons mis moins de couches. On adore les orchestrations, elles sont toujours présentes sur *Collision*, mais de manière plus épurée que sur *Narcose*.

Cette volonté d'ouverture s'illustre également dans le mixage de *Collision* qui a été confié à Lionel Capouille, connu pour être derrière les productions de Stromae. Comment la connexion s'est-elle faite ?

K.B. : Comme ce fut le cas pour *Narcose*, nous avons tout enregistré à deux. Nous avons le sentiment d'avoir beaucoup progressé au niveau de nos productions. C'est une étape de la création que nous maîtrisons et pour laquelle nous travaillons Juliette et moi en parfaite complémentarité. Par contre, nous souhaitions faire appel à quelqu'un d'extérieur pour le mixage final afin de mettre en valeur la voix de Juliette. Notre manager, Julien Farinella, connaît bien Lionel Capouille. Au début, on n'y croyait pas trop, c'est une grosse pointure et il est beaucoup demandé. Mais il s'est montré très disponible pour RIVE. Lionel a compris très vite ce que nous voulions et ce qu'il pouvait apporter à nos chansons. Il les a dynamisées sans jamais dénaturer notre travail à la production et sur les orchestrations. Ce qu'il a fait sur la voix de Juliette est impressionnant. Dans nos collaborations, nous avons toujours fait très attention à l'aspect "humain". Et tout a parfaitement collé entre nous. On a travaillé à distance mais il était toujours réactif et à l'écoute.

Comment avez-vous réussi à éviter le côté plombant qu'on retrouve généralement dans les albums évoquant des ruptures sentimentales ?

K.B. : Pendant le confinement, nous étions bloqués chez nous à faire de la musique. Juliette sortait tout juste de sa rupture. Les chansons qui sont nées durant cette période étaient des ballades composées au piano, forcément tristes et mélancoliques. Quand le monde s'est rouvert, nous sommes partis dans des compositions plus pop, plus lumineuses et plus rythmées. *Collision* mélange ces deux atmosphères. *Sole Rosso* avec son refrain feel good, *Amour* et ses sonorités électro/pop ou *Rêver Grand* sont sortis au cours de cette deuxième phase de travail. Par rapport à *Narcose*,

le piano et la voix sont davantage mis en valeur, mais on a aussi gardé le côté électro qui fait partie intégrante de RIVE. On a toujours aimé mélanger l'approche organique avec des basses et des rythmiques électro plus prononcées. Les sons qu'on entend dans des titres comme *Imprudence* ou *Dans Tes Yeux* sont plus inspirés des productions hip-hop de Damso ou d'Odezenne que de la chanson française. On ne fait pas du hip-hop mais on en écoute beaucoup.

Même si c'est cliché, peut-on considérer *Collision* comme un album thérapeutique ?

J.B. : Pour moi, il l'est clairement. J'avais besoin d'écrire sur cette expérience pour mieux la comprendre et la surpasser. Entre l'écriture et la sortie du disque, j'ai eu le temps de surmonter cette rupture. C'est derrière moi aujourd'hui mais je suis consciente qu'avec la promotion du disque et les concerts à venir, certaines blessures risquent de se rouvrir.

Vous serez désormais trois sur scène. Pourquoi ?

J.B. : Louan Kempenaers, qui est multi-instrumentiste, nous accompagne sur scène. Je continue à jouer du piano et de la guitare mais l'idée est que je me concentre davantage sur l'interprétation. Ça renforcera le côté frontal des textes. La dynamique va complètement changer. Pour moi, il y a aussi un vrai enjeu en tant que femme. Un projet musical avec une chanteuse, ça a toujours une connotation particulière. Je ne me cacherai plus derrière mes instruments. Je serai au milieu de la scène et je vais devoir trouver ma place.

Kévin Briouc

« On ne fait pas du hip-hop, mais on en écoute beaucoup. »

À la sortie de *Narcose*, votre engagement sociétal et féministe était particulièrement marqué. Il semble plus discret sur *Collision*.

J.B. : Je suis féministe depuis mon adolescence. Pendant de nombreuses années, y compris au début du lancement du projet RIVE, je me sentais isolée dans mon engagement. Aujourd'hui, je constate que tout le monde s'est emparé de ces questions. C'est une très bonne chose, je me sens moins seule. Je continue bien sûr à m'intéresser au féminisme. Je lis, je parle, j'interviens dans le débat, mais je m'efface progressivement, comme si je me disais que la relève était assurée. Ceci dit, dans l'album, je relate le vécu d'une passion amoureuse de mon propre point de vue de femme. Pour moi, le fait d'avoir pris moi-même la décision de mettre fin à cette relation et de reprendre ma liberté, c'est un acte féministe. Nous vivons encore dans une société où la notion de couple est valorisée alors que l'image d'une femme seule fait encore peur.

Avec le recul, comment analysez-vous ce qui s'est passé autour de la sortie de votre premier album en 2019 ?

J.B. : Ce premier album nous a permis d'énormément tourner. On a joué dans la plupart des festivals en Fédération Wallonie-Bruxelles et nous avons aussi touché d'autres marchés francophones comme la Suisse, la France et le Québec. Nous avons aussi eu l'opportunité d'aller en Chine et au Brésil. C'était un peu inespéré de confronter nos chansons à autant de publics différents.

K.B. : Nous venions de nulle part, les gens ne savaient pas qui nous étions et on ne connaissait pas grand monde dans le milieu musical. *Narcose* a été non seulement une belle vitrine pour présenter notre projet mais il a aussi débouché sur des belles rencontres. La Suisse Sandor, le pianiste français Sofiane Pamart, le trompettiste québécois Jipé Dalpé qui ont collaboré à *Collision* sont des artistes qu'on a rencontrés sur la route en présentant *Narcose*.



© GILLES DENVALQUE

Avez-vous le sentiment que votre projet a été bien compris dès le départ?

J.B. : Oui. RIVE est un duo. Kévin et moi avons tout fait à deux sur ce premier disque et nous étions à deux sur scène pour le présenter. Les gens ont aussi compris qu'en live, comme sur disque, il y avait un aspect électro important dans notre musique. La force de notre projet réside aussi dans les contrastes entre nos deux personnalités. La tournée nous a permis de souligner ces contrastes. Kévin avec son jeu de batterie très puissant, moi avec mes accords de guitare en arpège et ma voix douce.

RIVE est passé par la phase des concours comme F. Dans Le Texte et les Franc'Off. Mais par la suite, votre parcours a semblé plus atypique, à tel point que les médias ont toujours eu du mal à vous cataloguer.

K.B. : Au lancement du projet et même avec la sortie de *Narcose*, nous ne nous sommes jamais posé ce genre de question. Chanson française, chanson électro, chanson alternative? On ne se positionne pas. Ce qui nous a particulièrement touchés, c'est qu'en découvrant notre premier album, les programmeurs et les médias nous disaient: "ce que vous faites ne ressemble à rien de ce qui se fait en français". C'était très stimulant.

J.B. : RIVE a aussi saisi toutes les opportunités, même celles qui ne rentraient pas a priori dans le parcours classique. Si on te propose d'aller jouer en Chine ou au Brésil, tu y vas. Ces tournées, peu habituelles pour un projet francophone, ont été des réussites. Nous avons été bien accueillis là-bas. Le plus dur, c'est de repartir. Au Québec, en Suisse et même au Brésil, on a réussi à se créer un réseau. Ça pourrait nous plaire d'y retourner ou de faire d'autres choses sur place.

Avez-vous aussi créé des amitiés avec d'autres artistes de la Fédération Wallonie-Bruxelles?

J.B. : De manière générale, on suit de près ce qui se fait dans la Fédération. Je me réjouis de voir aussi pas mal de copines qui, après avoir déjà eu une expérience dans d'autres projets collectifs, se décident à se lancer en solo. Je pense notamment à Aucklane, à Oberbaum ou à La Maja (*le nouveau projet d'Olympia Boyle, ex-Faon Faon, - ndlr*). Avec elles, nous discutons des enjeux plus propres aux femmes musiciennes.

Comment envisagez-vous la suite pour RIVE?

J.B. : On aime jouer et on espère pouvoir enchaîner les dates dans de bonnes conditions. Nous avons aussi très envie de repartir à l'étranger pour rencontrer d'autres publics. Parallèlement à RIVE, Kévin et moi sommes rentrés dans le projet Musique et Cinéma initié par la Wallonie-Bruxelles Musiques. On travaille ensemble sur des musiques pour illustrer des podcasts, des documentaires ou des films. L'image a toujours eu beaucoup d'importance dans RIVE, ça a du sens d'aller dans cette direction.

RIVE Collision

ART-1





©LIONEL JUSSERET

#album

#rockmore

Ogives

TEXTE : DIDIER STIERS

Après quatre ans de maturation, le premier album de ce groupe hors norme voit enfin le jour, chez Sub Rosa. Sorti le 21 avril dernier, *La mémoire des orages* a été mixé par Steve Albini. Rencontre avec le multi-instrumentiste Pavel Tchikov, principal maître d'œuvre de cette convergence des styles que poursuit Ogives.

Ils se comptent sur les doigts d'une main, les groupes belges produits par Steve Albini. « C'est grâce à la Fédération Wallonie-Bruxelles, s'emballe Pavel ! Une fois que nous avons obtenu les moyens, je me suis dit "soyons fous, essayons", j'ai envoyé un mail et il a répondu tout de suite, disant qu'il allait le faire ! » Mais pourquoi Albini, au fait ? « Jusque-là, j'avais toujours travaillé en autoproducton et je m'étais formé tout seul. Steve Albini, qui est une référence, avait déjà pas mal documenté son travail sur le Net, des masterclass sont accessibles, il répond volontiers aux interviews, donne beaucoup d'infos techniques et c'est quelqu'un de très simple... Quand nous avons su que nous pourrions confier la production à quelqu'un, c'était logique qu'on le lui demande en premier. »

La mémoire des orages ? Il s'agit, comme Pavel & co l'expliquent, de sept longs morceaux orchestrés autour de poèmes abordant les thèmes de la perception du temps et de la perspective de la mort. Soit 75 minutes de musique de chambre, de riffs électriques,

de chœurs épurés, de textures électroniques et même de... hurlements ! Quelque part, le reflet de l'histoire de la formation.

« *Ogives* est le résultat d'un groupe qui existait depuis 2012 et qui était d'abord un trio métal/prog' avant d'intégrer d'autres éléments, notamment du free jazz et de la musique improvisée. » Il y a cinq ans, il y a ajouté des éléments "classiques" et de la musique écrite, composée. « *L'effectif* est alors passé à neuf et a connu une version acoustique. Nous nous sommes retrouvés à jouer parfois en trio métal, la semaine d'après en quatuor plus free avec un saxophoniste, puis en acoustique à neuf, ensuite dans des sortes de happenings, à improviser avec d'autres musiciens... » Un foisonnement qui, à force, devient ingérable. « Je trouvais que c'était évidemment une étape nécessaire mais aussi que nous avons fait le tour. Je voulais que l'effectif se consolide pour se concentrer uniquement sur la musique écrite et puisse travailler à long terme. » Comme il le résume : « *La musique écrite* a besoin d'un ensemble plus stable. Surtout que nous avons quand même une démarche un peu expérimentale dans l'écriture et dans l'arrangement. »

Pavel Tchikov

« Je me suis dit "soyons fous, essayons", j'ai envoyé un mail à Steve Albini et il a répondu tout de suite. »

Professionnalisation

Si Ogives est le résultat d'un cheminement de groupe, il l'est aussi à titre personnel. « Quand j'ai commencé la guitare, j'ai abandonné tout le bagage rock, raconte Pavel Tchikov qui, enfant, entendait les disques de rock russe de son père. Je suis allé vers le jazz. Je suis toujours fasciné par des choses que je ne connais pas, mais une fois que je comprends, je laisse tomber. Via le jazz, j'ai accroché à la musique plus expérimentale. Et puis ma compagne, qui est également dans Ogives, est chanteuse baroque et m'a pas mal emmené là-dedans aussi... » L'idée aujourd'hui est d'essayer de réunir ces différentes esthétiques dans une même intention.

Le milieu DIY, il connaît, notamment pour avoir souvent organisé lui-même des concerts. « Vraiment en mode punk ! » Ce fut notamment dans les ruines du Fort de la Chartreuse, sur les hauteurs d'Amercœur à Liège. « Il y a ici quelques lieux, comme des hangars, où c'est possible. À un moment, j'avais même accès à une église, mais on a finalement été virés ! » Alors sortir chez Sub Rosa est un pas significatif. Ogives est désormais sur la voie de la professionnalisation, terme que Pavel emploie avec des guillemets : « Mais en amont, on travaille actuellement avec une agence de booking qui voit ça aussi comme un challenge. »

Ogives
La mémoire des orages
Sub Rosa





EP

shoegaze-droampop

©LEILY MALHERBE

Eosine

TEXTE : DIDIER STIERS

Les quatre Liégeois, vainqueurs du Concours Circuit 2022, sortent leur 2^e EP. Soit quatre titres sublimement travaillés, en outre mixés par Mark Gardener.

A l'origine d'Eosine, il y a Elena Lacroix, écrivant des chansons chez elle, sans pour autant penser à un quelconque projet live. « Il se trouve qu'à un moment, j'avais pas mal de morceaux, raconte la chanteuse, guitariste... et étudiante en médecine. Quand je suis allée à un concert de Pale Grey, je me suis dit que c'était exactement ça que je voulais faire. J'ai mis des annonces... » Quelques changements de configuration plus tard, la voilà entourée par Brieuc, « un bon pote », à la basse, et Julia, « ma petite cousine » à la guitare. Quant aux annonces susmentionnées, elles lui auront finalement permis de mettre la main sur Benjamin, à la batterie. Après un premier EP, *Obsidian*, sorti en novembre 2021, voici donc le second, un quatre titres également, intitulé *Coralline*. Voulu comme une transition vers un futur album, il a été mixé et masterisé par Mark Gardener, la voix (et la guitare) de Ride. Et autant dire que ce n'est pas rien quand on joue comme eux un hypnotique et dynamique mélange de shoegaze et de

dream pop ! Une histoire un peu « bête », dixit Elena. « En mai 2021, nous devions enregistrer notre premier EP et notre cher ami batteur s'est cassé le poignet, l'avant-veille de l'entrée en studio. » Le « cher ami batteur » précise en rigolant : « Je n'étais pas bourré pour une fois, c'est arrivé comme ça ! ». La chanteuse reprend : « Pas question de postposer l'enregistrement de trois mois, c'était un peu compliqué. On a donc contacté Jérôme Danthine (The Loved Drones, - ndr), qui est un ami de mes parents et qui suivait le projet. Il avait déjà vu pas mal de nos concerts et a finalement enregistré avec nous tous les morceaux, sauf Antares sur lequel Benjamin a joué. Jérôme a contacté Mark Gardener un peu à mon insu. Il lui a envoyé tous les morceaux, en lui demandant s'il y avait moyen de bosser ensemble. Et on a eu un retour de Mark Gardener : il demandait à écouter l'EP à venir, sur lequel il voulait qu'on travaille. Il a beaucoup aimé et finalement, ça s'est mis comme ça. » Grâce au coup de poignet d'un batteur !



album

rétrofuturiste

©ROMAIN GARCIN

Prinzly

TEXTE : NICOLAS CAPART

Producteur et beatmaker pour les autres (Hamza, Damso, Nakamura...), Prinzly met en orbite sa première fusée perso. *Passager (((8)))*, embarquement immédiat !

Fin 2022, le producteur aux doigts d'or Prinzly annonçait sa reconversion en tant que MC et entraînait dans l'arène en rappant sur trois titres. Un teasing de choix pour annoncer ce 1^{er} album, *Passager (((8)))*, qui atterrit enfin dans notre galaxie. « Mon univers est rétrofuturiste. Il y a beaucoup de références à la SF, au voyage spatial en l'occurrence sur ce projet... C'est ma patte. » La signature de celui qu'on qualifierait volontiers de beatmaker le plus électro-nique du rap jeu en Belgique. « C'est une fierté. J'aime le hip-hop mais j'écoute de tout... Tout m'influence, du rock à la rumba, et je pourrais très bien sortir un album 100% électro un jour, je suis décomplexé par rapport à ça. »

En attendant c'est bien de flow et rimes dont il s'agit ici, parfois même engagées (violences policières, travail des enfants congolais, etc.), une tendance qui se dilue pourtant dans le rap pratiqué en français – à l'inverse des USA où des artistes comme Kendrick Lamar ou J.Cole culminent avec

des textes incendiaires. « Aujourd'hui, il est surtout question d'enjailllement et c'est très bien comme ça, la musique sert à ça ! Néanmoins, lorsqu'on occupe cette place d'artiste, c'est important de dire des choses, ou du moins d'essayer d'être en phase avec la société dans laquelle on vit. »

Passager (((8))) est aussi l'occasion de retrouvailles. Avec Hamza bien sûr, son éternel complice, récent auteur d'un excellent album qui porte comme à chaque fois les empreintes de Prinzly. Avec Disiz aussi, dont le hit du grand retour, *Rencontre*, était déjà il y a un an l'œuvre du Bruxellois. Enfin, avec son ami et mentor Romano Daking, décédé il y a quelques années. « C'était une vraie figure de grand frère, dans la vie avant la musique... S'il était encore là, il aurait posé sur mon projet, alors j'ai samplé un morceau qu'il avait sorti (Kosmos, - ndr) pour que sa voix se retrouve là. » Sans oublier Tiakola ou encore l'excellent Laylow qui viennent compléter l'équipage de cette bien belle fusée.



album

électro

©DR

Macgray

TEXTE : DIDIER ZACHARIE

Le producteur bruxellois sort, *Collapse*, un deuxième album d'électronica mélodique et éthérée... et qui ne se refuse rien !

Macgray est le projet de Nicolas Magrez, en activité depuis 2018. Après des études en droit et quelques expériences en groupe (Black Colors, Totem), il se lance dans un projet solo aux accents électronica. Une électro mélodique et aérienne dans la veine de Jon Hopkins ou Rone. Son nouvel album, *Collapse*, retrace le parcours d'un être vivant, de sa création à sa chute – soit le chemin inverse entrepris par son premier album *Journey to the Dawn* (2020). « Dans mon premier album, il y a du piano solo, de l'ambient, de l'électro plus noire, de la techno... Pour moi, faire de l'électro, c'est ouvrir les portes, dit-il. Jon Hopkins place des passages ambient au milieu de ses disques mais personne ne sera choqué. Il y a peu de styles musicaux où ce genre de choses sont permises. L'électro permet de faire ce qu'on a envie. » Avec une formation classique et jazz, Macgray est naturellement tourné vers la mouvance néo-classique : « Sur le titre *Origins*, j'utilise un VST créé par Ólafur Arnalds, des cordes enregistrées très lentement avec

beaucoup de vibrato. Sinon, j'utilise beaucoup de synthés analogiques : Moog, Summit... Il n'y a aucun sample sur le disque, sauf pour la batterie ».

Un peu geek, Macgray ? « Un peu, j'avoue. Il faut l'être pour travailler sur un synthé modulaire, sinon ça ne t'amuse pas. Connecter les câbles, adapter les modules... il faut y passer du temps. Mais je ne mers jamais de l'ordinateur quand je joue de la musique. Pour moi, c'est juste un gros enregistreur. C'est le piège de l'électro, tu as des milliards de possibilités. Pour le titre *Backbone*, par exemple, j'en ai fait dix-neuf versions. » Ce titre, *Backbone*, qui termine l'album, bénéficie d'une vidéo forte, une sorte de slasher en format court qui colle bien avec le côté techno du titre : « C'est de la techno mais sans respecter les règles du genre. Il n'y a pas vraiment de drop mais il y a une pause orchestrale au milieu. C'est parce que ma sœur Aline, qui a réalisé le clip, a écrit le scénario avec la première version du morceau. Comme ça marchait bien à l'image, c'est celle-là que j'ai gardée ».



album

rock-électro

©ATHOS BUREZ

Next.Ape

TEXTE : DIDIER ZACHARIE

Le batteur de jazz Antoine Pierre sort *The Fourth Wall*, le premier LP de son projet rock mâtiné de touches électro. Comme un parfum des 90's.

Antoine Pierre est du genre plutôt occupé. Entre Urbex, TaxiWars avec Tom Barman et son projet électro VAAGUE, il a trouvé le temps d'enregistrer l'album de Next.Ape, un projet franchement rock. Un trio devenu quintette avec la chanteuse hongroise Veronika Harcsa, le Luxembourgeois Jérôme Klein aux claviers, le guitariste Lorenzo Di Maio et Cédric Raymond aux effets électroniques. « Globalement, pour chaque projet, j'essaie d'avoir une identité, dit-il. Next.Ape, c'est vraiment un amour commun qu'on a de cette culture rock alternative des années 90 : Radiohead, Massive Attack, Portishead, Damon Albarn... La scène anglaise. On a trouvé un terrain de rencontre où on avait tous les mêmes références. C'était facile. » Le projet a démarré en 2017 avec une proposition du Théâtre Marni. Antoine Pierre, alors avec Urbex, a l'idée de monter un nouveau projet branché électro-rock. Un premier EP sort en 2019. « On a fait plusieurs concerts et on était prêts à enchaîner. On avait commencé à

enregistrer l'album, et puis... » Et puis, la pandémie a tout chamboulé. D'autant plus que le groupe est international : Jérôme Klein habite au Luxembourg et Veronika Harcsa à Budapest. « On a quand même continué à écrire durant les confinements via l'appli Slice qui permet de bosser avec des personnes connectées... », dit Antoine Pierre. Mais l'enregistrement prend du temps, les sessions sont très espacées. « On a tout enregistré en groupe dans une même pièce mais à un moment, c'était compliqué de pouvoir passer la frontière luxembourgeoise... » En tout cas, si on trouvait encore quelques éléments jazz sur le premier EP de Next.Ape, ce nouvel album est très carré et le format est clairement "chanson". « J'écris presque tout à partir de lignes de basse ou de claviers, le rythme vient plus tard, continue le batteur. En tout cas, aujourd'hui, j'arrive à mieux scinder quel morceau va dans quel groupe. Avec Next.Ape, on est vraiment dans cette tendance indé anglaise 90's, pantalon trop bas et Converse défoncées. C'est l'idée. »



album

pop-folk

© GILLES DEWALQUE

Dan San

INTERVIEW : LOUISE HERMANT

Occupée par différents projets solos puis paralysée par la situation post-Covid, la formation à six têtes s'est reformée pour un troisième album, une petite décennie après *Shelter*. Un retour quelque peu postposé mais qui aura permis aux Liégeois de se redécouvrir... et d'explorer une nouvelle voie ! On en discute.

Les voilà de retour. Après sept ans d'absence, les représentants de la pop-folk sur la scène belge présentent *Grand Salon*. Un troisième album pour lequel le sextet s'est donné plusieurs défis : se montrer plus frontal, apporter davantage de lumière et réunir plusieurs époques. Les influences des années 70 côtoient des inspirations 80's avec synthés et boîtes à rythmes (*No One In The House*). Les éternels mélancoliques y explorent une nouvelle palette sonore, sans pour autant dénaturer le projet. Le producteur français Yann Arnaud (Sparks, Phoenix, Air), déjà présent sur *Shelter*, est resté à leurs côtés.

Nourris par leurs nombreuses aventures et collaborations individuelles (The Feather, Condore, Pale Grey, Kowari, Sharko...), Jérôme Magnée, Thomas Medard, Maxime Lhussier, Leticia Collet, Damien Chierici et Olivier Cox réouvrent donc le chapitre Dan San, plus assuré.es que jamais. Le collectif aborde des thèmes plus intimes (la dépression sur *1994*, les conséquences d'une maladie sur *Awake* et *Father, Mother*), touche pour la première fois aux histoires d'amour (*Midnight Call*) et appelle, tout le long, à vivre intensément et à saisir le moment présent. Un disque dans lequel Dan San ose se faire plaisir, revisite ses classiques et se laisse enfin aller.

Jérôme Magnée

« Je crois qu'avec ce disque les gens vont plus facilement ressentir les émotions que l'on essaie de faire passer. »

Le disque est prêt depuis quelques années. Il fallait attendre le bon moment avant de revenir ?

Thomas Medard : On a dû retenir un peu le bébé car tout le monde nous conseillait de laisser passer les sorties des gros groupes qui occupent toute la place. On n'avait pas non plus tous les visuels et les clips. On aime bien aller au bout des choses par rapport à ces aspects-là et s'en occuper nous-mêmes. On a profité de ce temps pour peaufiner chaque détail. Une fois qu'on avait tout, on a pu se jeter à l'eau.

Jérôme Magnée : Quand on a senti qu'on allait avoir beaucoup de temps devant nous, que ça n'allait pas reprendre du jour au lendemain à la sortie du Covid, on a levé le pied et on a réécrit des chansons. On est reparti en studio, on a commencé à tourner des clips en avance. On a modifié notre manière de fonctionner par rapport aux sorties précédentes et saisi cette opportunité pour tout retravailler.

T. M. : Si on n'avait pas eu toutes ces contraintes, le disque aurait été très différent, plus sombre et triste. Avant, c'était vraiment un disque de ballades, avec des chansons très lentes. C'était sans doute lié à l'atmosphère du moment. Quand on a senti que le vent changeait, que les choses reprenaient, on a commencé à écrire des chansons beaucoup plus solaires comme *Midnight Call* ou *Lose My Mind*. Elles ont amené une tout autre couleur au disque. Dans le futur, on a envie de continuer sur cette lancée plus solaire, avec des accords plus majeurs, donc plus lumineux.

Vous êtes partis pour la deuxième fois enregistrer à La Frette, un grand manoir près de Paris. Un endroit où de nombreux artistes sont passés (Jean-Jacques Goldman, Arctic Monkeys, Nick Cave). Ce studio mythique vous offre-t-il un son particulier ?

T. M. : Une fois que l'on goûte à La Frette, c'est difficile de refaire un disque ailleurs. Par rapport au style de musique que l'on fait, c'est l'endroit le plus approprié. Sur place, il y a plein de matériel des années 70 qui y est rassemblé, des tables de mixage avec des préamplis Neve, tous les instruments d'époque. Tout, là-bas, nous plonge dans un imaginaire qui renvoie à nos influences.



©STUDIO DES VARIÉTÉS WB

J.M. : Cela fait aussi du bien d'être loin de chez nous. C'est un lieu résidentiel en vase clos : on dort et mange sur place. On peut travailler jusque tard dans la nuit si on en a envie. On a l'impression de sortir de la réalité, comme si en l'espace de trois semaines, le temps n'existait plus. Il y a aussi une formidable cuisinière sur place, qui a plein d'histoires à raconter. Elle nous a par exemple confié qu'un des membres d'Arctic Monkeys avait caché une bouteille de whisky dans la maison avec un message. On a cherché longtemps mais je crois qu'elle n'existe pas !

Diriez-vous que les lieux influencent votre musique ?

T.M. : Ce serait certainement différent ailleurs. Il faut s'imaginer qu'il y a des micros partout, tout est câblé. On peut enregistrer à tout moment ce que l'on veut, où l'on veut. Pendant qu'on était tous les deux en train d'enregistrer des voix dans le sous-sol, les autres musiciens étaient dans le grand salon. Ils commencent à jouer, on va les voir et on les rejoint. Le producteur trouve ça chouette et propose d'enregistrer. On n'avait même pas besoin de bouger. Un moment de pure distraction peut devenir une chanson, de manière très naturelle et fluide.

Et ce moment a donné le nom du disque ?

T.M. : Oui, c'est ça. Quand on a fini d'enregistrer ce petit interlude musical, notre producteur nous demande comment il doit nommer la session. L'un de nous a alors répondu : « "grand salon", on trouvera un titre plus tard. » On ne l'a jamais changé et c'est même devenu le titre de l'album. Ça incarnait vraiment l'ambition du disque, ce moment de partage entre le groupe.

J.M. : Le disque est nourri de plein d'influences à travers différentes époques. Les grands salons, ce sont aussi les lieux au 18^e siècle dans lesquels se rencontraient tous les musiciens, auteurs, compositeurs, mécènes. On a le sentiment que ce disque, c'est un peu ça aussi, un partage d'influences, qui se nourrissent les unes les autres.

Sur ce troisième album, quelles directions aviez-vous envie de prendre ?

T.M. : Il y a peut-être deux lignes directrices. Dans notre disque précédent *Shelter*, il y a un côté folk et surtout indie. Cette fois, on voulait aller vers quelque chose de plus intemporel et moins niche. Et au niveau des textes, on voulait moins se cacher derrière des métaphores, où l'on ne comprend pas directement le sens de la chanson. On voulait quelque chose de plus clair et limpide et se dévoiler davantage.

J.M. : Pour ma part, j'avais très envie qu'une partie des chansons puissent être jouées piano-voix, ou guitare-voix. Qu'elles puissent fonctionner toutes seules, sans 40 pistes de production. Ça se rapproche aussi de notre intention avec les textes : aller droit au but. Il y a une volonté d'être plus honnête, avec moins d'in-

tellectualisation. Et pourtant, c'est plus compliqué de faire des chansons simples que des chansons très chargées.

Ne plus se cacher, cela demande une certaine assurance. Cela vient avec le temps ?

T.M. : C'est un disque que l'on n'aurait pas pu faire il y a dix ans. Le titre *Hard Days Are Gone*, on l'aurait mis à la poubelle directement. Parce qu'on ne l'aurait pas assumé, on l'aurait caché derrière des couches de voix, des harmonies, des violons. On aurait remis une couche de mélancolie sur la mélancolie. Là où, aujourd'hui, on a envie de s'éloigner de ça.

J.M. : Avant, il y avait une forme de pudeur dans notre démarche artistique. C'est difficile de se défaire de ça. Mais je crois que c'est nécessaire. Déjà vis-à-vis de soi-même, sinon on n'avance pas. Et aussi pour ceux qui vont écouter la musique. Il y a une forme de sincérité qui en découle. Je crois que les gens vont plus facilement ressentir les émotions que l'on essaie de faire passer.

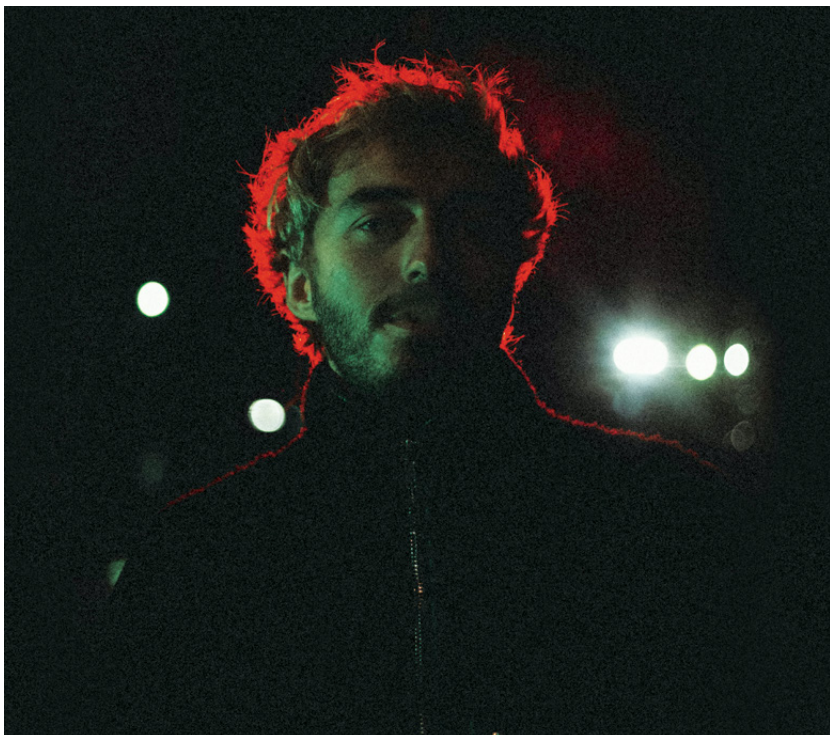
***Hard Days Are Gone* rappelle inévitablement les Beatles. Une inspiration assumée ?**

J.M. : Ah bon, quoi ? C'est vraiment la première fois qu'on nous le dit ! (*rires*) C'est totalement assumé et une forme d'hommage. À l'écriture de la chanson, je ne pensais pourtant pas trop à ça. D'ailleurs, j'ai l'impression que si je la joue en piano-voix, ça ne va pas tellement ressembler à John Lennon. En la travaillant en groupe, on l'a accélérée, on a pris le refrain d'une autre chanson. Toujours dans l'optique de lâcher prise, de se décomplexer de certaines choses, on s'est dit tant pis, on y va à fond. On l'a fait écouter à notre producteur, il se trouve qu'il est super fan des Beatles. En studio, il a proposé que l'on enregistre les voix comme le faisait John Lennon. Il a pris un gros enregistreur à bandes, qui crée un très court écho sur la voix. John Lennon faisait ça car il n'aimait pas sa voix. Et nous, on a fait ça car on aime bien la voix de John Lennon. On a aussi enregistré la batterie avec une cabine Leslie, comme les Beatles le faisait.

T.M. : C'était trop chouette à faire. On était vraiment comme des gosses ! C'est exactement le genre de trucs qu'on n'aurait jamais fait il y a plusieurs années.

Dan San
Grand Salon
Odessa





© ADÈLE BOTERF

album

électro-jazz

Kuna Maze

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

À l'écart du duo formé avec le camarade Nikitch, Kuna Maze s'élance sur la longueur d'un premier album solo. Connecté à la vie nocturne et à l'énergie de la scène électro-jazz bruxelloise, le producteur malaxe des sons hybrides sous la boule à facettes. Fusion de broken beat, d'effluves jamaïcaines, de house et d'autres trucs bien funky, l'affaire sent bon l'afterparty.

Posé en terrasse, Édouard Gilbert remonte le fil de l'histoire. De sa naissance à Saint-Germain-en-Laye au premier album solo de Kuna Maze, le musicien a déjà parcouru un joli bout de chemin. « Je suis né en région parisienne, mais j'ai grandi en Auvergne, retrace-t-il. Quand j'avais sept ans, mes parents m'ont inscrit à un cours d'initiation musicale : le premier intervenant s'est pointé avec une trompette. Ça m'a marqué... » Trompettiste de formation, le petit garçon apprend à gérer son diaphragme et à respirer par les coins de la bouche. « J'ai poursuivi dans cette voie au Conservatoire de jazz, à Lyon. Mais l'apprentissage était ultra-formaté. Il s'agissait de reproduire des grands standards du jazz... Les meilleurs élèves accédaient à des carrières en trio ou en quatuor, les autres terminaient dans des salles de fêtes ou de mariage. Je n'avais pas spécialement envie de ça... »

Obnubilé par Flying Lotus et les galaxies électroniques de la constellation Brainfeeder (Lapalux, Lorn, Thundercat), l'étudiant s'autorise alors une infidélité à la trompette. « Je m'intéressais à la production mais je n'y comprenais rien. Par chance, un pote qui suivait

des cours de MAO (Musique Assistée par Ordinateur, - ndlr) m'a proposé de l'accompagner. Son prof était très technique et expérimental, à fond dans la musique concrète. Il ne jurait que par Pierre Schaeffer. Cela dit, il m'a appris à utiliser le logiciel Ableton. » Parallèlement à cette initiation à la production, le musicien renouvelle sa passion pour le jazz via un détour par le Conservatoire de Chambéry. C'est là qu'il rencontre Nicolas Morant, alias Nikitch. Amené à prendre le train ensemble, le duo se retrouve autour de la figure de Flying Lotus. « Nos goûts étaient assez similaires, très éloignés de ceux des autres élèves. Après les cours, on se posait ensemble dans un wagon et on travaillait sur des bouts de production. » À l'arrivée, les deux font la paire. « J'ai commencé à travailler avec Nikitch sous le nom de Kuna Maze », indique Édouard Gilbert.

Après deux albums rompus à la house, au broken beat et aux formes les plus hybrides du jazz, Nikitch & Kuna Maze délocalisent leurs activités sous l'enseigne NKM. « À nos débuts, associer nos deux noms, ça nous permettait d'attirer l'attention de tous les gens qui nous suivaient individuellement. Aujourd'hui, nous cherchons à développer nos carrières solos. Le problème, c'est que le public nous identifie parfois comme une seule entité. Pour clarifier les choses, sans perdre tout le monde en chemin, nous rassemblons nos productions communes sous le nom de NKM. Comme ça, séparément, nous sommes facilement identifiables et plus libres de nos mouvements. »

Édouard Gilbert

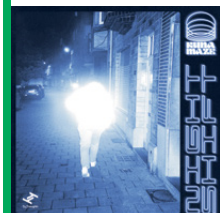
« Cet album parle de la vie nocturne, de la fête, des choses bizarres, presque surnaturelles, qui peuvent arriver la nuit. »

Contro-jour

Depuis 2017, Kuna Maze vit à Bruxelles. « Je me suis installé ici à force d'écouter des producteurs comme Shungu ou Le Motel », dit-il. En arrivant en Belgique, il trouve un boulot dans la galerie Ravenstein. « Je m'occupais d'une expo sur un cardinal polonais méconnu, mais très important dans l'histoire de la création de l'Europe. Puis, je me suis retrouvé à la Bourse pour une expo temporaire sur Pompéi. » Désormais à plein temps sur sa musique, l'artiste publie *Night Shift*. « Cet album parle de la vie nocturne, de la fête, des choses bizarres, presque surnaturelles, qui peuvent arriver la nuit. J'avais envie d'aller au-delà des clichés solaires généralement associés à mon style de musique. » Signé sur le label anglais Tru Thoughts (Quantic, Alice Russell, Bonobo), *Night Shift* met le beat au cœur de l'action, sans oublier d'étoffer le récit(al) avec des sirènes dub piochées dans les plantations de King Tubby, mais aussi quelques graines jazz-funk chipées chez Roy Ayers ou Herbie Hancock.

Produit dans l'isolement, ce premier album solo n'est pas qu'une affaire de studio. « L'idée, c'est de le transposer sur scène, sans machine ni ordinateur. » Accompagné par le saxophone de Pierre Spataro (Commander Spoon), les claviers de Jan Janzen (KAU trio.) et la batterie de Victor Pascal, Kuna Maze s'apprête donc à jouer le chef d'orchestre. Basse à la main, rave plein la tête.

Kuna Maze
Night Shift
Tru Thoughts Records





Comme à la mer

Suivant une formation pianistique depuis l'âge de 6 ans, c'est à 16 qu'il opte pour « le jazz improvisé et la composition », pour une question de « liberté ». Pourtant, le titre de l'album, *Études for Piano*, fait très classique... Mais, pour lui, le terme "études" recouvre un concept plus large : « Au départ, dans une étude, il y a une idée physique et celle-ci se développe dans un morceau. Avec ses Études, Chopin est le parfait exemple, parce qu'il part toujours d'une certaine position de la main, d'un certain mouvement des doigts ».

« Une bonne étude, c'est comme la mer qui nous fascine quand on la regarde, toujours la même, toujours le même mouvement des vagues, avec des petites variations. Dans sa simplicité, l'étude réserve à tout instant des petites surprises. Elle est la meilleure représentation naturelle quand on écrit pour l'instrument qu'on explore. » Tel est le propos de ce nouvel album qui fascine par sa diversité d'approches et de couleurs.

Sans conteste, on y entend les influences des impressionnistes comme Ravel et Debussy, de Chopin et Messiaen, de Rachmaninov également, « ainsi que des compositions et des harmonies du jazz, le meilleur moyen de trouver la liberté au niveau de l'improvisation », relève-t-il. Morceau dédié à sa fille, un petit bout'chou de 20 mois, *Luna Umi* commence par un exposé du thème d'environ quarante secondes, thème que l'on retrouve, pour une trentaine de secondes à la fin. Entre les deux, six minutes d'impro.

album & live

classique & jazz

© ROGER VANTILT

Alex Koo

TEXTE : DOMINIQUE SIMONET

Avec son nouveau disque ou en concert, le jeune pianiste séduit par son jeu plein de couleur et d'émotion. Au carrefour de différentes cultures, féru de jazz, sous influence classique, Alex Koo est, sans conteste, l'une des révélations du moment.

Il est l'une des personnalités musicales qui émergent en Belgique, débordant des frontières comme des styles : formé au classique, expérimenté en jazz, le pianiste Alex Koo enrichit de ce double parcours son projet solo actuel, *Études for Piano*. C'est ainsi qu'on l'a vu l'an dernier en trio avec basse et batterie au Gaume Jazz d'Automne, à Rossignol, puis en solo, cette année, à Flagey et au Singel, pour la présentation de l'album. Bluffant à chaque fois.

Alex Koo a tâté de la musique très jeune, à 5 ans : « Ma mère, Yuko Matsubara, joue du piano et comme, gamin, j'étais intéressé, elle m'a expliqué comment ça marchait », sourit-il. Avec deux frères violonistes, dont l'un professionnel au London Philharmonic et à Bornemouth, toute son enfance a été baignée dans la musique classique. « Ça m'a aidé au niveau développement musical », admet-il volontiers.

Du côté de sa mère, sa famille est implantée à Fukuoka et à Hiroshima, dans le sud de l'archipel japonais, « où les gens sont plus sympas et plus cool qu'ailleurs dans le pays ». Son père, Wilfried Derudder, est Limbourgeois, lui-même étant né à Waregem : « J'ai eu tellement de soucis avec Derudder, qui était déformé de toutes les façons, en Rubber ou autre chose, que j'utilise Koo, mon nom chrétien », sourit-il à nouveau.

Alex Koo
Études for Piano
W.E.R.F. Records



Alex Koo

« Laisser courir les notes en fonction des émotions. C'est mon rêve de jouer comme ça. »

Mêmes sources, autres offots

Alex Koo reconnaît également l'influence des minimalistes comme Reich et Glass, sur deux titres de l'album. S'il comprend pourquoi, de ce fait, certaines personnes tendent à l'associer au courant néo-classique en vogue, le pianiste réfute toute intention de ce genre : « Je ne me considère pas du tout comme ça, ce n'est pas mon but », dit-il. Même si *DbREAM*, qui clôturé l'album, évolue selon les principes de Steve Reich, « ça commence comme du Chopin », précise-t-il. Si les influences sont parfois similaires à celles du néo-classique, le résultat ne l'est pas du tout. Lui est bien trop romantique pour ça.

Le pianiste dit encore jouer un peu de Bach, notamment les *Variations Goldberg*, excellent exercice au demeurant. Parmi elles, certaines pièces ont été terminées par d'autres compositeurs que le Cantor de Leipzig, leur final figé ensuite dans le temps. « Alors, je refuse de jouer ça, et j'improvise ! », lance-t-il. D'ailleurs, cet espace n'avait-il pas été laissé ouvert pour ça ? Improvisations jamais perdues : « J'ai un petit carnet où je note ce que je travaille, ce que j'essaie, rassemblant des idées fragmentées que je peux implémenter dans d'autres pièces ».

Improviser sans penser aux harmonies, « mais en laissant courir les notes en fonction des émotions », tel est le but actuel d'Alex Koo, et ce qui fait le charme de sa musique : « Alors, je suis content. C'est mon rêve de jouer comme ça ».



©HERVÉ BLIECK

album

piano-contemporain

Laurence Mekhitarian

TEXTE : DOMINIQUE SIMONET

Conçu dans le libre enchaînement des choses, *Temps d'Arménie* est le premier album de la pianiste. Une belle aventure dans le temps, réunissant les compositeurs belges Claude Ledoux, Jean-Luc Fafchamps et Jean-Pierre Deleuze au moine ethnomusicologue Komitas. Des œuvres comme autant de ponts entre le nouveau et l'ancien, comme signes de ralliement.

Si il est un album marqué par le temps, c'est bien celui-ci. Pas tant celui qui passe que le présent. Quoique. *Temps d'Arménie*, qui vient de paraître chez Cypres, a mûri longtemps dans l'esprit et l'âme de son interprète même, la pianiste Laurence Mekhitarian, comme dans ceux de ses compositeurs associés, Claude Ledoux, Jean-Luc Fafchamps, Jean-Pierre Deleuze. Complétant le trio, Komitas, religieux et ethnomusicologue arménien, est d'un autre temps – 1869-1935 – mais non moins d'actualité.

C'est vrai que Laurence Mekhitarian a mis du temps pour réaliser ce qui est son premier album, attendant la fin de son parcours dans l'enseignement musical pour s'y atteler. Le temps qu'il lui a fallu pour aller dans le pays d'origine de sa famille : « En juin 2016, j'arrête de donner des cours à l'académie et je décide de partir en Arménie en septembre, alors que je n'y étais jamais allée ». D'une certaine façon, la pianiste n'en est jamais revenue.

Rien d'uno carriéristo

« Je n'ai jamais eu un désir de carrière, aime-t-elle avouer sans fausse modestie, les choses sont venues d'elles-mêmes là où j'étais. Après mon diplôme au conservatoire, j'y suis restée pour enseigner ». Parallèlement, il y a plus de trente ans, Laurence Mekhitarian découvre le festival Ars Musica et le compositeur hongrois György Kurtág, 97 ans aujourd'hui.

Au départ, pour annoter la musique, Kurtág a utilisé des signes reprenant les gestes spontanés des enfants sur le piano, gestes avec les cordes, glissando, etc. « Il m'a donné envie de comprendre ce qu'il y a derrière les signes », dit celle qui organisa un atelier Kurtág à l'académie.

Ainsi, en marge de son travail pédagogique, la pianiste découvre un nouvel univers : « La musique contemporaine m'offrait une liberté d'imagination par rapport à l'inédit, l'inédit d'une écoute de choses jamais entendues, avec des signes d'écriture à décrypter. Cela m'a permis d'avoir une réflexion par rapport aux musiques classiques du passé ».

Engagement total

« Ce nouveau langage auquel on est confronté, il ne suffit pas de le faire passer mécaniquement par les doigts mais c'est tout le corps qui s'investit, ajoute-t-elle. C'est le travail des interprètes qui cherchent au-delà des notes, comme disait Harry Halbreich. Pour lui, le plus important est d'être dans la couleur et dans le son derrière les notes ». Halbreich (1931-2016), le musicologue qui était aussi son mentor, décrit ainsi cet au-delà de la musique qui rend les interprétations de Laurence Mekhitarian si palpitantes.

« Oui, c'est mon premier album, et je ne sais pas si j'en ferai un autre. Celui-ci, il n'y a que moi qui pouvait le faire, lance-t-elle, et cela sans préention : les choses se sont mises en place, progressivement et sans préméditation, à partir de la commémoration du centenaire du génocide arménien, en 2015 ». Le contact avec le compositeur Claude Ledoux est un peu antérieur : « En 2012, il a écrit un concerto pour clarinette et orchestre intitulé Ayl, un mot ancien en arménien qui signifie "autre", concerto qui intégrait une mélodie traditionnelle arménienne. Sachant qu'il était curieux de beaucoup de choses, il m'a paru naturel de lui commander une pièce ».

Les mêmes liens d'amitié lient la pianiste-interprète à Jean-Pierre Deleuze. « Lui est rentré dans une écoute des musiques et de l'histoire ancienne de l'Arménie. Il a fait de l'archéologie musicale en lien avec l'architecture », comme la cathédrale d'Ani, édifice symbolique de la grandeur arménienne. « Il a eu l'idée d'insérer dans cette pièce un hymne à la Mère de Dieu ».

Œuvres en résonance

Jean-Pierre Deleuze s'est inspiré de cette ancienne cathédrale sans y être jamais allé. Par contre, sa pièce *L'iridescence du toucher* lui vient directement du travail de l'artiste Aïda Kazarian, dont deux œuvres figurent sur la pochette de *Temps d'Arménie*. Travaillant de ses doigts, elle utilise de la peinture irisée.

« C'est mon premier album et je ne sais pas si j'en ferai un autre. Celui-ci, il n'y a que moi qui pouvait le faire. »

Laurence Mekhitarian

« Ce qui me touche le plus, c'est que les trois compositeurs belges ont traité le sujet de l'Arménie de façon très différente, analyse Laurence Mekhitarian. Claude, c'est le côté imagé de sa créativité personnelle. Jean-Luc a ressenti comme une horreur ce qui était arrivé en 1915 ».

Suite à la commémoration du génocide, le 24 avril 2015, Jean-Luc Fafchamps a écrit une première pièce, intitulée ironiquement *Tête de Turc*, retravaillée sous le titre *Rafles*. Ensuite, il eut envie d'écrire un recueil de quatre pièces qui, au final, s'appelle *Feuillets d'Arménie*. « Ça non plus n'était pas prévu ; les choses se sont enchaînées librement. Il s'est attaché à l'événement, à tous ces disparus dans le désert, dont il n'y a plus aucune trace, sans aucun recensement possible. » Sans deuil.

Transmission

Ces *Feuillets d'Arménie* selon Fafchamps se terminent par *Ce qu'a vu Komitas*. Quatre œuvres du moine ethnomusicologue, évoquant souvent la nature, figurent au programme de *Temps d'Arménie*. Grande personnalité musicale arménienne, témoin du génocide, Komitas a été déporté, avant de se murer dans le silence. « Au même titre que Béla Bartók, il récoltait les musiques de tradition orale, avant de les retranscrire, harmoniser, décoder. Ses arrangements tiennent compte de la richesse intérieure de ces mélodies, de ces rythmes, de ces danses. C'est grâce à lui qu'un énorme patrimoine a été préservé. »

« Dans mes projets, j'aime bien qu'il n'y ait pas que du contemporain, mais aussi un lien avec d'autres langages musicaux comme le classique », explique Laurence Mekhitarian. Harry Halbreich ne pensait pas autrement. « Outre son intelligence et sa curiosité, il me fascinait car il créait des liens entre des œuvres qui pouvaient être à des siècles de distance l'une de l'autre. »

Abstraction des bruits du monde

Laurence Mekhitarian est aussi une lanceuse de ponts, « des ponts d'écoute », précise-t-elle. « C'est la fascination pour une musique quelle qu'elle soit, c'est le sonore qui nous lie. » Mais si son interprétation des compositions dédiées à l'Arménie par Ledoux, Fafchamps, De-

leuze et Komitas est aussi captivante, c'est aussi parce qu'elle fait la part belle au silence, comme un partenaire privilégié. « Le silence présent dans la musique est celui que nous faisons en nous-mêmes quand nous entrons dans la musique, en tant qu'auditeur ou en tant que musicien », dit-elle. C'est grâce à lui, abstrait des bruits d'un monde dont il est aussi le reflet, que naît « ce sentiment d'élévation vers une "autre dimension" qu'on peut appeler spiritualité ».

La musique qui se tait, qui exprime précisément le silence, se retrouve aussi dans les mélodies de Komitas à l'écriture « pure et condensée », intégrées à *Temps d'Arménie* : « Ces musiques me renvoient peut-être à ma propre enfance où un certain silence paternel était bien présent, lié sans doute à l'histoire de sa propre famille arménienne. Il restait une part secrète de son passé, à la fois tue et vécue intensément à travers ses réalisations professionnelles et sa dimension humaine ».¹

Dédié « au silence de nos aïeux », cet enregistrement a été pensé par Laurence Mekhitarian en lien avec l'histoire tragique de l'Arménie, mais aussi avec sa culture vivante, « perpétuée malgré les déchirures dans le temps et ce, dans l'idée d'un rapprochement du pays avec sa large diaspora éparpillée dans le monde ». Tant d'Arménie disséminée, tentative de nouveaux ponts...

[1] Père de Laurence, Arpag Mekhitarian (1911-2004) était un égyptologue renommé, travaillant aux Musées royaux d'Art et d'Histoire (MRAH) du Cinquantenaire avec Joan Capart, notamment comme secrétaire général de la Fondation égyptologique Reine Elisabeth. Voir exposition « Expéditions d'Égypte » aux MRAH jusqu'au 1 octobre 2023.

Laurence Mekhitarian
temps d'arménie
Cypres





©JULIE CALBERT

Margaret Hermant

TEXTE : VANESSA FANTINEL

La musique habite profondément Margaret Hermant. Lumineuse, curieuse, elle pilote son parcours de musicienne et compositrice comme un voilier, au vent des rencontres et de son extrême curiosité. Et ça marche : de la scène à la composition, en passant par une collaboration avec Jóhann Jóhannsson, cette enthousiaste se consacre aussi à trois projets musicaux aussi passionnants qu'éclectiques.

O n le sait : le confinement a poussé les artistes, comme beaucoup d'autres, à se renouveler. Sous Covid, privée de scène, Margaret Hermant produit la musique de la web-série *Première Vague* et celle du film *Le cœur noir des forêts*. Elle y développe son attrait spontané pour le son, ses textures. En 2021, elle compose sa première pièce personnelle, *Under*, que le label Deutsche Grammophon publiera sans hésiter dans le cadre du *Projet XII*, consacré aux musicien·nes contemporain·es innovant·es et créatif·ves. C'est ainsi que Margaret Hermant, musicienne, est officiellement reconnue compositrice.

Mais n'allons pas trop vite. Tout commence au Conservatoire de Huy où elle apprivoise le violon et le piano dès l'âge de 4 ans, par le biais de la méthode Suzuki – venue du Japon et qui base l'apprentissage de l'instrument sur l'écoute, la reproduction des sons et l'accompagnement actif de l'entourage. Un entourage bienveillant qui encourage la persévérance de la petite Margaret, dont les talents semblent cohabiter avec la passion : quelque temps plus tard, elle tombe encore amoureuse... de la harpe. Et elle en rit : « *Mes parents auraient peut-être préféré que je choisisse le chant, mais j'ai insisté !* ». Devenue grande, elle poursuit l'aventure au Conservatoire de Liège. « *Je n'étais pas certaine d'en faire mon métier mais c'était logique pour moi de continuer la musique. Sans pression : j'avais envie de continuer à évoluer sans avoir la sensation qu'il fallait absolument que ça se passe bien.* »

Une légèreté qui l'amène ensuite à Bruxelles où, tout en se perfectionnant au violon, elle obtient un graduat en sciences juridiques, au cas où. Une démarche "parachute" qui a finalement pour effet de libérer son engagement envers la profession artistique. Mais ça n'a rien d'une chute libre : dans le parcours de Margaret, la rencontre avec Shirley Laub n'est pas anecdotique. La professeure, connue pour identifier les forces de ses élèves et les guider dans les diverses directions qu'offre la musique, lui permet de libérer son potentiel et ses aspirations. « *Elle m'a ouvert des possibles, m'a donné confiance, j'ai toujours eu des goûts plutôt "exotiques" : même si j'ai joué en orchestre et fondé un quatuor, les choses qui sont venues à moi par la suite m'ont poussée vers d'autres formats.* » Des formats qu'elle explore en fonction des invitations, goûtant de tout avec curiosité : musique de scène pour le théâtre jeune public, musique contemporaine avec Musiques Nouvelles, musique ancienne... jusqu'à la musique traditionnelle ou encore le rock (avec Séverine Cayron, alias Valkø) où elle signe déjà quelques arrangements et lignes de violon.

Ses goûts ainsi façonnés au gré des expériences, l'univers de Margaret Hermant se précise ensuite autour de trois projets : le Quatuor MP4, le projet Echo Collective et le quintette BOW.

L'exercice du quatuor appelle traditionnellement la dévotion des musicien·nes à la partition, ce qui n'empêche pas le Quatuor MP4 (créé en 2008) de décloisonner les genres sans complexes : au carrefour des disciplines, il explore aussi bien le répertoire contemporain que romantique ou les projets "mixtes" : danse et musique avec Isabella Soupard ou encore musique brésilienne avec Osman Martins, par exemple.

Mais là où le goût de la recherche et de l'imprévu s'exprime peut-être le plus, c'est au sein du quintette BOW, créé en 2016. Qu'est-ce que c'est ? Et comment ça marche ? « *On arrive et on joue. On évite le terme d'improvisation qui peut être connoté par une certaine esthétique selon le style musical dans lequel on se trouve. On a plutôt réfléchi au concept de "composition instantanée" et travaillé des gestes en commun qui nous permettent d'impulser des choses au moment où on joue, des paramètres d'harmonie, textures, rythmiques, dynamiques... Ça permet de rester libres. On partage aussi des approches similaires du son et de la technique. C'est une équipe qui s'écoute remarquablement, composée d'artistes qui participent à d'autres projets et qui enrichissent donc le quintette de leurs propres expériences. Il arrive d'ailleurs parfois qu'un artiste de BOW se retrouve dans Echo Collective.* »

Echo Collective, c'est la troisième de ses formations récurrentes, fondée par Margaret Hermant avec Neil Leiter, et qui confirme son attirance profonde pour l'esthétique qu'on appelle parfois "post-clas-

sique" (ou néo-classique) : composée sur instruments classiques, elle appelle en renfort l'électronique et l'amplification pour colorer le son et en intensifier l'expérience. Avec deux albums en préparation, « *les ingénieurs du son sont d'étroits partenaires pour ce projet. Ces techniciens sont autant artistes que nous, on réfléchit ensemble aux types de micros, réverbération, amplification... La collaboration au long cours est cruciale avec des personnes qui savent d'où on vient et où l'on va dans la recherche du son* ». Citons-les, ces magiciens incontournables : ce sont Tom Lezairé, Fabien Leseure, Pierre Dozin et Francesco Donadello.

Margaret Hermant

« J'ai toujours eu des goûts plutôt "exotiques". »

La cerise sur le gâteau de cette recherche sonore, c'était bien entendu le travail avec le compositeur Jóhann Jóhannsson qu'Echo Collective a accompagné en tournée avant d'enregistrer, comme il l'avait désiré avant sa disparition, sa suite de pièces pour quatuor à cordes *12 Conversations with Thilo Heinzmann*. « *L'énergie qu'il développait autour de lui était fascinante. C'est une rencontre majeure pour moi car c'est un compositeur que j'ai beaucoup travaillé, que j'aime beaucoup jouer, dont j'aime profondément la sensibilité, la pureté des arrangements, les couleurs qu'il utilise. C'est quelque chose qui m'apporte beaucoup de paix intérieure.* »

Jóhann Jóhannsson croyait au pouvoir de la simplicité et à l'honnêteté émotionnelle. Les ruisseaux font des rivières : si la musique habite profondément Margaret Hermant, elle le lui rend intensément. « *Elle est omniprésente et les gens l'utilisent pour faire passer des milliards de messages. Dans le métro, les magasins, la rue, la nature, la forêt... Trop peu souvent à l'école, et c'est dommage. Elle est aussi porteuse de cultures, de saveurs, de sonorités, d'histoires. Elle convoque toujours une atmosphère et des images complètement différentes.* » Et c'est avec un peu d'émotion qu'elle ajoute que, pour elle, la musique est aussi un refuge, l'endroit nécessaire où viennent se déposer les émotions fortes. Les siennes et celles des auditeurs : parce qu'elle est, toujours et partout, accessible.

Et l'avenir alors ? Une des forces de Margaret Hermant, on l'a deviné, est de pouvoir accueillir les choses comme elles viennent. « *La nouveauté offre des choses que je n'ai pas encore reçues et elle m'impose des choix comme pour toute situation, dans la vie, en impose.* » Interprète, compositrice, femme... et jeune maman, elle est toujours enthousiaste à l'idée de jouer et désire consacrer plus de temps qu'aparavant à la composition. Dans son futur monde idéal, il y a des choses simples : un lieu pour créer, produire, jouer et enregistrer de la musique, y accueillir et programmer des artistes. Ce serait proche de la nature, avec un potager, des poules, des arbres fruitiers, des enfants qui courent. Un petit coin de paradis.

Le monde doit donc désormais compter avec la musique de Margaret Hermant et il peut s'en réjouir : allez donc écouter son travail, en quatuor, comme interprète, en concert ou en composition, selon vos goûts. Vous y trouverez votre bonheur, c'est sûr.

360° Élever un enfant en travaillant dans le secteur musical



Audroy Marot (Annabel Loo), bientôt maman, le groupe se met en pause tandis que leur dernier album vient de sortir...

DOSSIER : DIANE THEUNISSEN

Comment (ré)concilier vie de famille et emploi dans l'industrie musicale en 2023 ? Quels sont les impacts de la parentalité sur les carrières des artistes ? Quels changements les mères et pères manager·euses, programmeur·rices ou encore attaché·es de presse aimeraient-iels voir émaner au sein de l'industrie en ce qui concerne la parentalité ? Quelles sont les initiatives mises en place pour les aider à se sentir inclus·es, soutenu·es et reconnu·es dans leur travail et leur vie de famille ? Défis, réflexions et pistes d'évolution.

Un seul mot : diversification

Le 24 mars dernier, les trois compères du groupe de rock à guitares Annabel Lee dévoilaient leur deuxième album studio, *Drift*. Une étape importante dans le développement du trio bruxellois, qui laissait présager un emploi du temps plutôt chargé : entre les journées promo passées à présenter l'album en radio et sur les plateaux télé, les sessions live, les concerts et les festivals, l'agenda devait être plein à craquer. Cependant, le hasard en a décidé autrement : enceinte de six mois au moment de la sortie, la chanteuse et guitariste du groupe, Audrey Marot, a décidé de lever le pied. « *On fait un dernier concert au Botanique le 27 avril. Je serai quand même à sept mois de grossesse* », me glisse-t-elle le regard rieur, à la fois enjoué et fatigué. Bien que cette décision soit temporaire, Audrey est très claire : « *J'ai mis un point d'honneur sur le fait de ne pas donner de date de reprise du groupe. C'est la première fois que j'attends un enfant et, mine de rien, je ne sais pas comment ça va se passer. Je ne voulais pas me mettre cette pression de devoir donner une date butoir* », ajoute l'artiste.

Ce n'est pas un scoop : élever un enfant demande du temps, de l'énergie mais aussi de l'argent. « *Je ne réfléchis plus comme quand j'avais 25 ans et que je parlais faire des dates à tout-va. Je vais bientôt avoir un enfant à charge, je ne peux plus me permettre de partir faire des concerts à 100 balles*, ajoute-t-elle. *Avec des enfants, on a souvent des frais inattendus et je veux pouvoir y répondre sans me poser de questions. C'est mon boulot à temps plein qui m'apporte cette sécurité-là, pas la musique.* » Audrey n'est évidemment pas la seule dans ce cas. La stabilité financière est une composante qui manque souvent aux musicien·nes, producteur·rices et autres artistes du secteur : entre les concerts payés au lance-pierre et la compétitivité toujours plus élevée, iels ne gagnent malheureusement pas des mille et des cents et ont parfois même du mal à boucler leurs fins de mois.

Pour pallier à l'instabilité financière induite par son métier d'auteur-compositeur-interprète, Samir Barris a décidé de réorienter sa carrière. Un an après la naissance de sa fille aînée – alors qu'il défendait son premier album solo –, ce jeune papa chanteur, guitariste et ancien membre du groupe Melon Galia s'est lancé dans la musique jeune public. « *Maintenant que je suis père de famille, je ne peux plus me dire que si ça ne marche pas, je vais vivre dans une cabane*, déclare-t-il. *Les concerts jeune public, c'est ce qui a permis de stabiliser mon activité* », ajoute Samir, désormais père de quatre enfants. Entre ses deux projets Ici Baba et Le Ba Ya trio, Samir joue environ 200 concerts par an. Et même si c'est fatiguant, il adore ça.

Multiplier ses activités professionnelles semble être monnaie courante au sein de la communauté des parents artistes. « *Quand j'observe mon entourage professionnel, je me rends compte que tous ceux qui ont eu des enfants ont fait la même chose que moi : ils ont diversifié leur pratique. Il y en a qui font de la musique jeune public, de la musique de film, de la musique pour des pubs, etc. Des choses qui sont plus stables financièrement et qui demandent de travailler la journée.* »

Selon Michèle Losier, mezzo-soprano canadienne basée à Bruxelles, il en va de même pour l'opéra. « *Certains chanteurs travaillent comme salariés dans des maisons d'opéra en Allemagne ou en Autriche. Ils sont stables, ils ont des horaires fixes. Le matin, ils emmènent les enfants à l'école, ils vont au boulot. L'après-midi, ils n'ont pas de répétition, donc ils peuvent ramener les enfants, et le soir ils retournent au boulot pour les spectacles ou les répétitions. C'est l'idéal pour les gens qui veulent éviter de voyager* », explique-t-elle. Contrairement à ses pairs, Michèle a opté pour la vie de tournées. « *Pour moi, c'était vraiment le luxe : parce que je travaillais bien, j'avais les moyens de voyager avec mon bébé et une nounou* », ajoute la chanteuse. Cela dit, Michèle a attendu d'être bien installée dans son métier avant de se lancer dans la parentalité. « *J'avais 37 ans quand mon fils est né. J'étais incapable de faire un enfant sans savoir ce qui allait se passer pour moi. Quand j'ai eu mon bébé, j'avais quand même deux, trois années de contrats à l'avance. J'avais confiance en le fait que ma carrière était installée et qu'elle allait pouvoir continuer.* »

Syndrome FOMO, stress et fatigue

« *L'année dernière, j'étais à Primavera Sound à Barcelone pour le boulot et j'ai appris que mon copain devait emmener notre fils aux urgences. Finalement, rien de grave, mais sur le moment, j'ai eu un coup de panique, me glisse Clara Dhilly, attachée de presse et programmatrice au sein de l'agence KuratedBy. Je me souviens qu'au moment où il m'a appelée, j'étais dans la rue avec toute l'équipe de Konbini, on était en promo avec Angèle. J'ai eu peur et je me suis mise à pleurer. L'ancien rédac chef de Konbini était là. Je me suis sentie con, peu professionnelle. J'étais en plein post-partum, je n'avais pas encore beaucoup confiance en moi. Finalement, ce n'était pas grave parce que les personnes qui étaient avec moi étaient toutes ultra-bienveillantes, mais clairement, j'avais le corps à Barcelone et la tête à Bruxelles* », déclare-t-elle.

Audrey Marot – Annabel Lee

« *Je vais bientôt avoir un enfant à charge, je ne peux plus me permettre de partir faire des concerts à 100 balles.* »

Responsable des relations presses de plusieurs festivals et de la programmation de la scène "Le Labo" de Dour, Clara a donné naissance à son fils en juillet 2021. L'annonce de sa grossesse s'est avérée plus angoissante que prévu : « *C'est fou, tu lis plein de bouquins, tu te renseignes, tu essayes de réfléchir à tout un tas de thématiques et pourtant, il y a ce stress qui reste ancré physiquement dans le corps au moment d'annoncer ta grossesse à tes collègues* ». En tombant enceinte, Clara s'est rendu compte qu'elle loupait un nombre colossal d'événements, ce qui risquerait de déteindre sur la qualité de son travail : pour elle comme pour ses collègues programmeur·rices, les concerts et les festivals représentent avant tout des viviers de nouvelles-aux artistes à découvrir. « *Quand je suis tombée enceinte, on pensait qu'il y allait avoir Dour en 2021. Finalement, le festival a été annulé à cause de la pandémie. Quand j'ai accouché, tout était encore à l'arrêt. J'ai donc évité la FOMO ("fear of missing out" ou "peur de rater quelque chose", – ndlr). J'étais dégoûtée, parce que, financièrement, ça a eu des conséquences très compliquées mais très égoïstement, je me suis aussi dit que de cette manière, je n'allais pas être à la bourre* », explique Clara. Maintenant que les affaires reprennent, elle s'organise pour concilier son travail et sa vie de famille au mieux : « *De 17h30 à 20h, je bloque tout et je reste avec mon fils. Après, j'essaie de trouver des moyens de sortir, de voir des concerts et de sentir un peu comment ça se passe au niveau de la musique pour avoir de bons inputs de programmation* ».

Ward Cannarts est à la tête du service Marketing et Communication de l'Ancienne Belgique, salle mythique nichée dans l'épicentre de la capitale. En plus de gérer la création de contenu, les live streams et la promotion de concerts, Ward élève un petit garçon de deux ans et demi avec sa compagne. Lui aussi a parfois peur de loupier le coche : « *Si tu ne viens pas aux concerts pendant plusieurs semaines, tu as immédiatement l'impression de ne pas faire partie du truc et tu commences à passer à côté de certaines choses. Beaucoup de réunions, que ce soit avec les bookers ou les agents, ont lieu juste avant le concert, voire pendant* ». Ward n'en démord pas : rester dans le game tout en s'occupant de son enfant, c'est de loin le plus grand défi à relever pour les parents. Il poursuit : « *Le truc, c'est qu'on a vraiment envie d'aller aux concerts. C'est notre passion, mais c'est aussi notre plus grand défaut* ».



©BERNARD BABETTE

Samir Barris : un papa qui s'est offert une carrière dans la chanson jeune public

La fatigue, le stress et la charge mentale induits par la parentalité peuvent également avoir un impact majeur sur la créativité. Comparé aux artistes sans enfants – qui bénéficient souvent d'une meilleure flexibilité temporelle – Samir passe le plus clair de son temps à jongler entre les concerts et son rôle de père. *« Je dois penser à faire des courses, puis je dois aller chercher les enfants à l'école, etc. Parfois, ça peut être très compliqué à gérer : réfléchir à un projet musical, ça demande de pouvoir se poser. Moi, je n'ai jamais le temps de me poser, à part quand je suis en vacances. Et quand je suis en vacances, je n'ai pas envie de penser à la musique. »*

Les parents artistes ont-ils moins de ressources pour faire évoluer leur musique ? Selon Flo Vandenberghe, co-directrice de l'association Voix de Femmes, la réponse est "oui". Après plusieurs années passées à œuvrer pour l'égalité des genres au sein du secteur culturel, Flo a pu constater que les parents avaient notamment un accès réduit aux résidences d'écriture dont les infrastructures ne sont souvent pas aménagées pour la vie de famille. *« On sait comme c'est précieux d'avoir un endroit pour travailler en résidence de manière continue. Mais quand c'est sur des temps longs, ça peut être très compliqué à gérer pour les personnes avec des enfants en bas âge. »*

Rétablir la frontière entre vie pro et vie perso grâce à la parentalité

Le secteur musical belge est un environnement effervescent, dynamique et soit dit en passant, extrêmement fatiguant. Un monde où les sorties s'enchaînent, les tendances évoluent à vitesse grand V et chaque concert est l'opportunité rêvée de découvrir la prochaine sensation qui pourrait bien tout renverser. Un environnement où la plupart du travail se passe en soirée et parfois même la nuit, dans des ambiances festives où la consommation d'alcool est souvent de mise. Dans le monde de la musique, le travail est considéré comme une passion, nos collègues deviennent rapidement nos ami-es, et les salles de concerts nos QGs. L'industrie musicale, c'est un milieu où le travail déteint souvent sur la vie privée, parfois même sans qu'on ne s'en rende compte.

Une situation que Clara connaît bien. *« Le problème, c'est que je faisais deux journées en une. Je bossais la journée, je m'occupais de mon fils le soir, et après je retravaillais entre 21h et 1h00 pour ne pas perdre le fil. »* Au bout d'un an à tirer sur la corde, elle a fait face à des symptômes physiques d'épuisement. *« J'ai vu des gros signaux qui m'ont dit "calmos". Là, je suis en train de corriger le tir, nous confie-t-elle. Le vrai changement radical qui se passe quand tu as un enfant, c'est que ce genre de décisions, tu les prends plus rapidement parce tu n'as plus le choix. L'énergie que tu as, tu dois la donner à ton enfant ; dès que tu vois que tu commences à déconner, tu dois vite recadrer*

les choses. » C'est également l'avis de Ward : *« Quand on devient parent, on a tendance à se concentrer sur les choses importantes et à moins se préoccuper du travail. La parentalité, ça aide à mettre les choses en perspective. »*

Élever un enfant demande une énergie rocambolesque. Cela dit, la parentalité et les diverses responsabilités qui en découlent permettent aux acteur-rices du secteur de structurer leurs horaires et de se concentrer sur l'essentiel. *« Depuis que je suis papa, les limites sont devenues plus claires et le temps est devenu plus précieux. Avant d'avoir un fils, je passais la plupart de mon temps à l'AB : je restais là pour manger en backstage, traîner avec mes collègues, etc. J'étais dans cette zone dangereuse où je ne faisais qu'un avec mon travail. Maintenant, je vois d'autres priorités. Quand je rentre chez moi, je ferme tout et je passe du temps de qualité avec mon fils »,* ajoute Ward. Contre toute attente, cette nouvelle dynamique a également renforcé sa productivité : *« Avant, j'avais l'habitude de continuer à travailler le soir, je n'avais pas de limites, et j'étais moins concentré pendant la journée parce que je savais que je pouvais empiéter sur ma soirée. Maintenant, dès que je quitte le travail, je me concentre sur ma famille. Délimiter le temps de travail et le temps passé en famille permet d'améliorer la productivité. »*

Il en va de même pour les artistes, assure Samir. *« Pendant tout un temps, j'acceptais tout, même de jouer pour pas grand-chose. Maintenant, quand on me propose un concert qui entre en concurrence avec des vacances ou un dimanche avec mes enfants, j'augmente mon cachet. Bizarrement, le fait d'avoir des enfants m'a permis de me professionnaliser. »*

"Une femme enceinte, ce n'est pas très rock'n roll"

En devenant parents, les artistes et professionnel-les du secteur adoptent automatiquement une nouvelle identité. On les perçoit alors comme des personnes plus responsables et parfois plus rangées. *« Il n'y a pas beaucoup de meufs musiciennes à la base, alors des meufs musiciennes mamans, il y en a encore moins. Mine de rien, ça fait un peu ovni »,* confesse Audrey. Quelques jours avant la sortie de *Drift*, l'artiste bruxelloise annonçait sa grossesse sur Instagram en posant avec le tout nouveau merch du groupe. Un post qui lui a permis de briser la glace avec son public et de les avertir de la situation. *« Je préfère que les gens soient au courant. Au dernier concert que j'ai fait, ils l'ont bien vu : je bouge moins, j'ai moins de souffle, etc. Je me suis dit que si le public était au courant de ma grossesse, il serait plus indulgent. »*

En plus d'être très axé sur l'image, le milieu de la musique est un milieu festif. Et comme dans la plupart des fêtes, l'alcool coule à flots. *« J'ai toujours aimé sortir, voir des concerts, boire des coups...*

« Si tu ne viens pas aux concerts pendant plusieurs semaines, tu as immédiatement l'impression de ne pas faire partie du truc. »

Ward Cannuarts – Ancienne Belgique

Depuis que j'ai mon fils, je me suis rendu compte que c'était impossible de maintenir ce rythme. Je suis trop fatiguée, je ne peux plus boire d'alcool à tout va, explique Clara. C'est cool de bosser dans la musique, c'est sexy d'aller voir des concerts mais en vrai, la journée, t'es derrière ton ordi avec des gros dossiers à régler. » Elle poursuit : « Je me suis vite rendu compte que quand je refusais une bière, les gens insistaient. J'ai dû faire un pas de côté et expliquer que le lendemain à 6h15, mon fils se réveillait ». En changeant son rapport à l'alcool, Ward a eu l'impression de moins faire partie de l'industrie. « Avant, j'étais complètement dans la vie nocturne : je traînais à l'AB, je buvais beaucoup d'alcool, etc. Maintenant, j'ai un pied dans l'industrie, et un pied dans ma vie de famille. »

Co-parent, proches et baby-sitters : les essentiels alliés

Quand on élève un enfant, pouvoir compter sur son entourage se révèle rapidement être une aide précieuse. Mais rappelons-le : c'est aussi un luxe. « Je pense que le plus important, c'est d'avoir un ou une partenaire avec qui partager la charge parentale. Avec ma compagne, nous établissons un programme hebdomadaire des événements auxquels nous souhaitons assister, afin de savoir quand nous avons besoin d'une baby-sitter ou qui fait quoi tel ou tel jour. Nous planifions tout ça un mois à l'avance, ce qui n'est clairement pas la chose la plus romantique à faire, mais ça nous aide énormément », confesse Ward.

Bien que les garderies et services de baby-sitting soient de fameux coups de pouce, ils n'en sont pas moins coûteux. « Nous, on n'a pas les parents qui peuvent nous aider. Mes parents, ils sont en France. Les parents de mon copain, ils sont plus loin en Belgique. On n'a pas de système de garde facilement. Ou alors, ce sont des systèmes de garde payants, ce qui pose des questions financières », note Clara, en se remémorant les nombreuses fois où elle a dû faire venir sa mère de France pour prendre le relais.

Heureusement, certaines initiatives de soutien sont mises en place au sein du secteur : « On défraye automatiquement les baby-sittings des membres qui s'investissent dans la vie de l'asbl à titre bénévole si elles en ont besoin. Comme nous n'avons pas encore de système de garde, on a mis en place un forfait », explique Flo, de l'association Voix de Femmes. Cependant, elle estime qu'il y a matière à travailler sur ce point. « Les garderies, c'est une chose, mais ce n'est pas la solution ultime. Le plus important, c'est de faire un travail avec les personnes concernées et d'identifier les besoins des artistes afin de trouver des solutions créatives, qui n'existent peut-être pas encore. Il faut être prêt à être flexible, à faire quasiment du cas par cas. Il faut une large déclinaison de moyens. »

Un seul mot d'ordre : flexibilité

La pandémie et les mesures sanitaires qui en ont découlé ont fait de sacrés dégâts au sein du secteur culturel. Cela dit, s'il y a bien une chose que nous avons pu tirer de cette période pour le moins étrange, c'est l'importance de l'adaptation. Entre l'aménagement des horaires de boulot et l'avènement du télétravail, l'industrie a mis en place des systèmes qui ont fait leur preuve en amenant une certaine flexibilité, notamment au sein du secteur musical.

Selon Ward, cette flexibilité est encore trop isolée. « La flexibilité, c'est un point qui dépend encore beaucoup des managers ou des chefs d'équipe. Je pense qu'il faut instaurer une culture générale au sein de l'industrie musicale pour que les parents se sentent écoutés, compris, et en sécurité. Nous avons besoin de valeurs de base concernant la santé mentale et l'équilibre entre le travail et la vie privée, plutôt que de campagnes de sensibilisation. » Des idées, Ward en a un paquet : entre l'aménagement de safe rooms dans les salles de concert et la prise en charge des services de garde par les équipes de production, il y a matière à travailler.

Avant son passage au festival annuel organisé par Voix de Femmes, l'artiste sonore et visuelle Félicia Atkinson a intégré les frais induits par la garde de son bébé à la négociation de son cachet. « Ce genre de question est compliqué à amener dans les négociations quand on est artiste », note Flo. Sa proposition pour pallier ces difficultés et rendre l'industrie créative plus inclusive ? Développer des riders sur mesure, qui intègrent les questions de parentalité et permettent aux artistes de se manifester en toute confiance, sans craindre d'être pénalisés-es. Concrètement, ça donne ça : « Envisager qu'une partie du cachet puisse être débloquée en cas de besoin de garde d'enfant ou d'accompagnant, si le deuxième parent doit être là ; faire en sorte que ce soit OK de préciser de quel type d'hébergement tu as besoin, à quelles ressources tu as besoin d'avoir accès. Sur le festival, on s'est retrouvées à fournir du matériel de puériculture à des artistes. On allait chercher des lits pliants, des sièges voitures, des chauffe-biberons, etc. Rien que le fait de lister les possibilités et de permettre aux artistes de faire leur assemblage, ce serait déjà une avancée. »

Ces derniers mois, plusieurs initiatives visant à sensibiliser l'industrie musicale aux défis rencontrés par les parents artistes et acteurs-rices du secteur ont vu le jour. Par le biais de conférences, de focus groups et de panels mis sur pieds par des organisations comme Keychange et Fifty Lab, les personnes concernées ont l'occasion d'échanger sur le sujet et de trouver ensemble des solutions pour mieux appréhender l'avenir. Ward en est particulièrement reconnaissante : « Le fait de discuter avec des organisations qui travaillent spécifiquement sur la parentalité et la musique m'a ouvert les yeux. Ça a permis de mettre le sujet à l'ordre du jour ».

Être musicien·ne à l'ère du big data



Coralien : un artiste qui maîtrise les RS comme personne !

DOSSIER : DIDIER ZACHARIE

Chaque jour, 60.000 titres sont ajoutés sur Spotify. Comment, dans ces conditions, se faire remarquer ? De plus en plus de jeunes artistes se tournent vers les réseaux sociaux avec une com' 3.0. Pour le meilleur ou pour le pire ?

Le 28 janvier dernier, Coralien présentait son premier album à la Ferme du Biéreau à Louvain-la-Neuve. La salle était remplie, le public chantant chaque chanson du début à la fin. Sur Spotify, certains de ses titres dépassent déjà les 100.000 écoutes, et même les 300.000 pour *Métronome*. Chaque mois, ils sont près de 20.000 à l'écouter sur la plateforme suédoise et ses chansons passent régulièrement à la radio. Pas mal pour un jeune artiste en autoproduction.

Le fait est que Coralien a un rapport privilégié avec son public. Chaque jour, ou presque, il leur parle sur Insta, via des vidéos ludiques. « Une qui a bien fonctionné (plus d'un million de vues, – ndr), c'est quand je reprends un de mes singles dans ma voiture, j'y enregistre tout en live looping pour arriver au résultat du morceau que je présente sur mon album. » Une stratégie marketing qui est en train de porter ses fruits. Bienvenue dans l'ère de la com' 3.0.

À l'ère des réseaux sociaux, le marketing des artistes a changé. « Le paysage médiatique est beaucoup plus vaste qu'avant, nous explique Laeticia Van Hove de Fifty PR qui s'occupe notamment de la communication d'Angèle, Lous & The Yakuza et Clara Luciani. En 2023, il y a plein de manières de réfléchir à un plan de communication. Ce qui importe, c'est de bien cibler : connaître l'artiste et trouver le bon média pour le bon public ».

De l'artiste-employé à l'artiste-entrepreneur

Dans le monde d'avant, c'était différent. Avant internet, YouTube, Insta et Spotify... Typiquement, un jeune artiste était repéré (souvent en concert) par une maison de disques, qui prenait dès lors les choses en main : développement artistique, promo, marketing, distribution... La promo suivait des canaux traditionnels et limités : presse écrite, radio, télé. Le circuit était bien huilé. Mais internet a tout chamboulé.

« Les réseaux sociaux permettent à l'artiste d'avoir une conversation continue et directe avec ses fans et de faire découvrir son univers sans devoir passer par des gatekeepers, c'est-à-dire les médias traditionnels, même si ceux-ci restent très importants », dit Annelies Zoetardt, digital strategy manager chez Sony Music Belgium. Aujourd'hui, la signature sur une maison de disques n'est pas un préalable, mais arrive en bout de course – lorsque l'artiste s'est déjà construit une fan base solide. En somme, avant internet, l'artiste était l'employé-e de sa maison de disques. Aujourd'hui, un nouveau modèle s'est développé en parallèle : celui de l'artiste-entrepreneur.

C'est ce modèle qu'ont suivi Stromae, Angèle ou Coralien. Le Motel, aussi, qui se passe même d'une maison de disques, ayant créé son propre label Maloca. Il l'explique très simplement : « Pour la musique que je fais, il n'est pas nécessaire de signer sur un gros label. L'important, c'est de bien s'entourer ». À savoir un manager, un tourneur, un éditeur, un attaché presse et un distributeur... Sa petite entreprise.

De l'artiste-entrepreneur à l'artiste-influenceur

La question qui se pose aujourd'hui est la suivante : comment exister au milieu des 60.000 nouveaux titres ajoutés au quotidien ? Le meilleur moyen est « d'être présent tout le temps, partout », c'est-à-dire sur les réseaux sociaux, dit Sophian Fanen, journaliste pour le média Les Jours et auteur du livre *Boulevard du stream* (Castor Astral, 2017). « Les plateformes sont un modèle de volume d'écoutes et d'attention, ajoute-t-il. YouTube, Spotify, Instagram, Facebook, tout est lié ».

Qu'on jette un oeil sur nos stars bleu-blanc-belges (et rouge) : avant d'exploser inopinément avec *Alors on danse*, Stromae s'est fait connaître avec ses leçons sur YouTube ; quelques années plus tôt, Orelsan passait plus de temps sur sa page MySpace qu'à l'écriture de ses titres ; et Angèle s'est fait un prénom sur les réseaux sociaux avant-même la sortie de *La Loi de Murphy* : « C'est comme ça qu'elle a séduit ses fans », dit Laeticia Van Hove. Parce que sur les réseaux, il faut être authentique. C'est l'endroit où les fans rencontrent une personnalité ».

Or, communiquer sur les réseaux est un travail à plein temps. Avec ses vidéos ludiques, Coralien pousse le concept un ou deux

crans plus loin que ses aîné-es : « Pour une vidéo de trente secondes, ça me prend trois ou quatre heures de A à Z. L'installation, l'enregistrement et le montage audio-vidéo qui n'est pas forcément évident. J'essaie d'en faire une par jour. J'y passe plus de temps que pour ma musique, mais à quoi bon faire de la musique si personne ne l'écoute ? ».

Ainsi, du marketing 2.0. de l'artiste-entrepreneur, on est en train de passer au marketing 3.0. Celui où la com' prend tellement de temps que la question qui se pose est : être musicien-ne est-ce aussi être un-e influenceur-euse ? Réponse de Coralien : « Oui, malheureusement. C'est dommage de passer par là mais c'est clair qu'à l'heure actuelle, je suis autant influenceur qu'artiste. Peut-être qu'un jour je vivrai à vivre de ma musique sans avoir ce côté influenceur, mais c'est difficile de faire sans pour le moment. Et je pense que cet aspect fait partie de tout projet musical à l'heure actuelle ».

Chacun son réseau

Coralien a raison. Il est loin d'être le seul. Et on ne parle pas des artistes qui cherchent à percer mais des stars. Aujourd'hui, Travis Scott ou Kanye passent plus de temps sur les réseaux que sur scène ou en studio. Ne sont-ils pas autant influenceurs que musiciens ? L'importance des réseaux se voit chez les frères Gallagher, ex-Oasis. L'aîné, qui écrivait toutes les chansons du groupe, sort des albums dans l'indifférence car sa communication est minimale. Son frère cadet passe son temps sur Twitter et donne des interviews hilarantes dont les "punchlines" sont reprises sur la Toile : il remplit des stades.

Bien sûr, certains s'en passent aisément : Damso ou PNL sont très peu présents sur les réseaux mais ils vendent énormément. Leur absence ajoute à leur mystique et donne à leurs rares "posts" une importance particulière. C'est aussi une forme de communication. Annelies Zoetardt de Sony Music Belgium explique les grands principes du marketing digital : « Avant, on faisait le marketing d'un produit, c'est-à-dire le disque. Aujourd'hui, il s'agit avant tout de développer un profil. L'idée est de construire une image de marque claire ». Elle ajoute : « Les stratégies sont différentes pour chaque artiste ». Et pour chaque réseau.

Car chaque canal a son propre modèle, son public, son algorithme. Coralien : « C'est sur Instagram que j'ai les meilleurs résultats. À force de l'utiliser, je sais comment ça fonctionne : l'IA va analyser le "watchtime" (le temps de vision) et en fonction de la viralité de la vidéo (le nombre de "like", "comments", partages, vues intégrales...), elle va la pousser sur la page de découverte ou non. À partir de là, j'analyse les statistiques qui s'offrent à moi. Ça fait deux ans que je suis là-dedans. Au départ, j'ai dû me faire mal parce que ce n'est pas du tout naturel pour moi. Et puis, j'ai dû trouver ce qui me convenait. Le "storytelling", par exemple, c'est pas mon truc ».

L'offot TikTok

Si Coralien mise d'abord sur Insta, l'industrie, elle, n'a plus d'yeux que pour TikTok. Il y a un an déjà, Annelies de Sony nous expliquait : « On ne peut pas nier qu'aujourd'hui TikTok soit devenu très important. Nous pouvons y sentir très vite si une tendance se développe et s'il y a le potentiel qu'une chanson devienne virale ».

Depuis le carton de Lil Nas X, les maisons de disque sont au taquet. La puissance de l'algorithme est telle que le réseau social chinois est devenu une véritable usine à tubes. Mieux, en trois ans, plus de septante artistes ont signé un contrat avec un label après qu'un de leur titre soit devenu viral sur TikTok. De quoi pousser les "majors" du disque à travailler avec des influenceur-euses ("des créateurs de contenus" dans le jargon professionnel) pour placer les titres de leur catalogue dans la roue de la fortune du réseau social.

Mais à chaque médaille son revers. L'effet TikTok est tellement foudroyant que son contrecoup peut, lui, être particulièrement violent. C'est l'histoire de Steve Lacy. Membre du groupe The Internet, il est promis à un bel avenir en solo quand il publie *Bad Habit*. La chanson devient virale sur TikTok et ses concerts sont remplis de jeunes fans, téléphone levé, qui ne s'intéressent guère au reste de son répertoire... ni même à l'entièreté de la fameuse chanson, de quoi rendre l'artiste frustré, ayant le sentiment de jouer pour un public qui n'est pas le sien :



Un ouvrage de référence qui raconte les deux décennies qui ont obligé la musique à se transformer.

« Avant les fans allaient au concert pour écouter le tube, aujourd'hui, c'est pour entendre les 20 secondes TikTok », sourit Alex Stevens de KuratedBy, société qui programme notamment le festival de Dour.

Data business

Il n'empêche que quelque chose a changé dans le monde de la musique. Avec l'avènement de Spotify, Instagram et TikTok, les données sont devenues un outil essentiel pour l'industrie, tant celle de la musique enregistrée que du "live". Avec les crises à répétition (Covid, énergie), la flambée des cachets et la concurrence accrue, le secteur du "live" cherche plus que jamais à éviter toute erreur d'appréciation. Afin de s'assurer que ses jauges soient remplies sans pour autant dépenser une fortune, les "data" jouent un rôle précieux.

Programmateur de Dour, Alex Stevens est aussi à la tête de Music Data Studio. Informaticien de formation, il a créé Bookr.FM, un logiciel qui lui permet de rassembler toutes les données dont il a besoin pour faire le bon choix de programmation le plus rapidement possible. En gros, il a rassemblé dans une seule "database" les données de plus de 500.000 groupes et artistes qu'il a connectées aux données de Spotify, Last.fm, Bandsintown, les contacts de leurs agents et différents blogs musicaux et comptes Twitter « pour avoir une approche qualitative ».

« J'ai commencé en 2014. L'idée de départ était d'encoder tous les noms qu'on me proposait pour Dour. Cette année-là, j'en ai reçu 10.000... Dans ces conditions, c'est difficile de tout écouter. Le logiciel me permet de gagner du temps et de prendre des décisions plus rapides. Parce qu'entre les artistes qu'on a envie de programmer et ceux qu'on n'a pas envie de programmer, il y a un entre-deux gigantesque. C'est impossible de tout suivre. L'idée de Bookr.FM, c'est de structurer l'information pour pouvoir faire mon travail efficacement. »

Au-delà de l'efficacité de l'outil, plusieurs questions se posent. Notamment celle-ci : n'y a-t-il pas un risque d'avoir des affiches uniformes ? « Chaque festival qui utilise l'outil a une remontée d'infos propre au festival, dit Alex Stevens. Un festival, c'est lié à une com-

munauté, un territoire, une histoire... Pour Dour, on se base sur les données de notre communauté, on est connecté à 4.000 comptes Spotify de festivaliers, on peut voir ce qu'ils écoutent. Ça gomme les effets TikTok – auquel on n'est d'ailleurs pas connecté, parce qu'on programme des artistes qui jouent sur scène, pas des clips de 20 secondes... Et puis, ce n'est pas parce qu'on a cet outil qu'on arrête de découvrir des artistes en concert. Ce qui importe avec la data, c'est ce que tu en fais. ».

Pour autant, on pourrait très bien avoir des festivals qui se basent uniquement sur les "data" et "trends" du moment, sans approche « qualitative » : « Ça peut effectivement fonctionner, si tu veux faire un festival de masse. Il faut savoir quel festival tu veux faire. Dour a toujours été un festival qui essaie de rester connecté à sa base communautaire. Je vois l'avenir se dessiner ainsi : d'un côté, on aura des festivals de masse avec un modèle de programmation qui se base uniquement sur les "metrics", le nombre de "streams", etc. ; de l'autre, il y aura de plus en plus de Horst, de Micro, des festivals communautaires qui se foutent des data, mais se basent sur leur communauté. La dichotomie existe déjà, elle risque juste de s'exacerber ».

Pour les artistes perdus dans le "big data" et les 60.000 titres quotidiens ajoutés sur Spotify, y a-t-il un salut sans "metrics" ? « Effectivement, si tu ne crées pas de la "data", tu auras du mal à te faire repérer, continue-t-il. Mais ce n'est pas si différent d'avant, sauf qu'on parlait de public et non de données. Si tu ne crées pas de fan base, ça va être difficile de grimper les échelons. Aujourd'hui, tu dois faire des concerts... et être sur les réseaux. Tu dois avoir une stratégie globale. Il y a cette dimension en plus qui est la data ».

Cette dimension, Coralien l'a bien intégrée. Depuis dix ans qu'il joue, son projet musical décolle enfin. « Cette promo sur les réseaux m'a ouvert de belles portes au niveau des concerts et des labels. Je ne peux pas encore en parler mais les choses se mettent en place. Je vais peut-être bientôt pouvoir vivre de ma musique. » Reste à voir si sa "fan base" le suivra en tant que musicien ou en tant qu'influenceur...

Bruxelles, une ville sous occupation temporaire

DOSSIER: JULIEN WINKEL

See U, Studio CityGate, Grand Hospice... Depuis quelques années, Bruxelles voit se développer des projets d'occupation temporaire. Si ces lieux en friche ont quelques opportunités à offrir au monde de la musique, ils soulignent aussi sa fragilité. Tout en charriant des enjeux bien plus larges, à l'échelle d'une ville, d'une capitale.

Anderlecht, du côté de Cureghem, un matin de mars. Dans l'immense cours intérieure du Studio CityGate, un camion se fraye un chemin jusqu'à un quai de débarquement. S'il n'y a pas grand monde en ce froid début de journée, à part un homme faisant jouer son chien sur les pistes du skate-park installé dans un coin de la cour, Samuel Gigot scrute tout de même la scène avec attention. « *Un accident est vite arrivé* », lâche-t-il alors que quelques individus entreprennent de vider le poids lourd de son contenu. Demain soir, une soirée "Unfaced", messe électro organisée par Jacidorex, le producteur d'acid techno, a lieu ici et les organisateurs ont amené le matériel nécessaire pour faire danser les 1.200 personnes que peut contenir l'espace qu'ils ont loué.

Voilà près de six ans que Studio CityGate a ouvert ses portes. Situé dans les bâtiments d'une ancienne usine pharmaceutique, le projet et ses 22.000 m² abritent des ateliers d'artistes, d'artisans, un bar, un skate-park, une salle d'escalade, une micro-brasserie et "Unfaced". Le site a également accueilli le festival Couleur Café en 2021. Surtout, Studio CityGate est un projet d'occupation temporaire, un concept qui a fait tache d'huile depuis quelques années à Bruxelles. À chaque fois, le principe est le même : un propriétaire foncier possède des espaces qu'il souhaite rénover ou reconvertir. Ce type d'opération prenant parfois plusieurs années, il décide de les mettre temporairement à disposition d'occupants, le temps que le dossier avance. Fille du monde du squat, longtemps cantonnée au domaine du logement, l'occupation temporaire est aujourd'hui surtout connue pour avoir enfanté de grands projets mixant les usages – économiques, culturels, etc. – et dont les noms sont devenus familiers aux oreilles des Bruxellois-es : Studio CityGate, See U, Grand Hospice, Reset... Souvent, les occupants de ces lieux temporaires "nouvelle sauce" sont de petits artisans, des créateurs, des porteurs



Le Grand Hospice, on attend de travaux importants par le CPAS de Bruxelles : une occupation à forte orientation sociale et culturelle.

de projets mais aussi des acteurs émergeant au secteur de la culture et de la musique.

Dans le cas de Studio CityGate, c'est citydev.brussels, le bras armé de la Région de Bruxelles-Capitale dès lors qu'il s'agit de réaliser des projets immobiliers alliant logement et activités de production, qui est le propriétaire des lieux. Pour gérer le site et les relations avec les occupants, la société a fait appel à Entrakt, un opérateur qui se présente comme "activateur d'immeubles vides", pour lequel travaille Samuel Gigot. Suivant la hausse du nombre d'occupations temporaires dans la capitale, ce genre d'acteur a également fait son apparition. Entrakt, pali pali, Arty Farty : ils sont quelques-uns aujourd'hui à se partager la gestion des projets les plus en vue. Il faut dire qu'à Bruxelles, les perspectives semblent infinies : si tous ne se prêtent pas à une occupation temporaire, plusieurs millions de mètres carrés sont aujourd'hui vacants, dont 978.924 m² rien que pour les bureaux...

Quo du bonus?

« Le prix du loyer. » Assis dans son bureau situé au premier étage du Grand Hospice, Sébastien Deprez n'hésite pas lorsqu'on lui demande ce qui l'a poussé, en compagnie de son collègue Julien Gathy, à s'installer au centre de Bruxelles dans ce bâtiment du début du 19^e siècle en occupation temporaire. À la tête de Magma, un collectif combinant label, organisation d'événements, agence de management et de communication pour artistes, les deux hommes étaient déjà passés par le See U avant que celui-ci ne ferme presque totalement ses portes à l'été 2022.

Malgré cette première expérience de déménagement forcé, malgré le fait qu'il ait fallu remettre à neuf les bureaux, évacuer de vieux rideaux peu ragoûtants et subir tout l'hiver le froid filtrant au travers de vieux châssis rafistolés, Julien et Sébastien ont donc rempli pour une occupation temporaire. Pour une raison simple, donc : « Tout est présent à Bruxelles actuellement : la scène, le public, l'engouement. Il ne manque que des lieux à prix abordables... », regrette Sébastien Deprez.

Dans ce contexte, les occupations temporaires et leurs prix attractifs peuvent constituer une solution. Et pas que pour des bureaux. Les salles de soirées, concerts ou répétitions sont aussi concernées. Du côté de Studio CityGate, en plus des soirées « très électro » hébergées sur le site, on retrouve aussi Volta, une structure qui y organise des concerts et héberge des groupes en résidence dans un espace de 2.000 m². « Si tu regardes sur le marché locatif traditionnel, c'est

de 90 à 150 euros le m², ce qui serait très difficile pour nous. Ici, les prix se situent entre 3 et 10 euros le m². Cela nous permet de rester low budget et de ne pas demander trop d'argent au public ou aux groupes », explique Arne Huysmans, directeur général et artistique de Volta.

L'occupation temporaire constituerait-elle donc une aubaine pour la scène musicale bruxelloise ? On pourrait être tenté de le croire, d'autant plus que les avantages de la formule ne semblent pas s'arrêter là. La configuration souvent particulière des lieux d'occupation temporaire permet aux porteurs de projet de « rêver et de faire des choses que tu ne pourrais pas faire autrement », continue Arne Huysmans. Certains d'entre eux, situés dans des quartiers peu habités, à l'image de Reset, pourraient également « constituer de chouettes solutions alternatives aux établissements pérennes qui souffrent », comme le célèbre Fuse, contraint de déménager suite aux plaintes d'un riverain pour nuisances sonores, explique Dorian Meeüs, en charge de l'animation de Reset pour Arty Farty.

Cerise sur le gâteau : les occupations temporaires seraient aussi idéales pour « tester une activité et la développer », argumente Didier Ledocte, coordinateur de la "Cellule occupation temporaire" chez citydev.brussels. Cette cellule est notamment en charge d'un "Guichet occupation temporaire" permettant d'informer et d'accompagner chaque propriétaire de bâtiment ou porteur de projet d'occupation, signe que les pouvoirs publics bruxellois y croient.

Tout est donc bien qui finit bien ? Pas forcément. Car si de l'avis même d'Arne Huysmans, le passage par la case occupation temporaire a permis à Volta de se développer, le saut vers un lieu plus pérenne semble assez compliqué. « Si nous devons louer des locaux aux prix "commerciaux", nous devrions demander plus d'argent aux groupes, au public », explique-t-il. Conséquence : l'avenir de Volta risque de se situer pour quelques temps encore dans le secteur de l'occupation temporaire. La structure devra d'ailleurs bientôt déménager puisque Studio CityGate devrait fermer ses portes d'ici un an ou deux, d'après Didier Ledocte. Un comble alors que Volta est devenu une référence à Bruxelles. « Beaucoup de porteurs de projets passent en fait d'une occupation temporaire à une autre. On leur propose une insertion très précaire dans la ville, déplore Mathieu Van Crielingen, professeur de géographie et d'études urbaines à l'Université libre de Bruxelles (ULB). On ne peut pas demander à des structures de développer la vie nocturne bruxelloise en changeant d'endroit tous les trois ans. Si on veut un développement d'une scène musicale, il faut des lieux pérennes. »



©BERNARD BABETTE

RESET! Une ancienne banque devenue un espace créatif : deux ans d'occupation prévus.

Quant au rêve de voir les occupations temporaires se substituer aux clubs en proie à des problèmes de voisinage, il se heurte à une réalité : aujourd'hui, les occupations temporaires sont devenues « un outil d'aménagement du territoire de plus en plus mobilisé dans le cadre de politiques de revitalisation urbaine », détaille le professeur de l'ULB. En d'autres mots, elles s'inscrivent dans une démarche de redéploiement de certains quartiers destinée à y faire venir des habitants, quand elles ne constituent tout simplement pas une étape intermédiaire avant la création de logements. Très vite, les problèmes de cohabitation entre lieux de fête et lieux de résidence refont donc surface. Du côté de chez Reset, si les conditions pour un clubbing actif étaient « idéales » il y a deux ans au démarrage du projet, l'arrivée imminente d'une trentaine de résidents dans un immeuble proche contraindra le projet à ranger les platines tout bientôt...

Doux écolos

Les enjeux autour des occupations temporaires ne s'arrêtent pas là. Car au fil des années, les grands projets de ce type ont parfois été suspectés d'être des vecteurs de gentrification des quartiers – souvent populaires – dans lesquels ils s'installaient. « C'est du marketing urbain, analyse Mathieu Van Crielingen. Les pouvoirs publics cherchent à rendre attractifs des espaces où personne ne se rendrait si on n'y organisait pas d'activités. Cela aide à commercialiser ce qui vient après... » Une optique intéressante quand on prévoit, comme citydev.brussels et le gouvernement bruxellois, de « redynamiser la partie sud-ouest de Cureghem » et de créer "in fine", sur le site de Studio CityGate, du commerce, du logement, des écoles, en plus de générer des activités économiques. Et dans ce processus, la culture et la musique joueraient un rôle important, selon l'universitaire. « Les concerts, les artistes, permettent de mettre ces lieux sur la carte mentale des gens. L'immobilier ne fait rêver personne. Par contre, organiser Couleur Café, cela attire du monde... »

Si pour Didier Ledocte, il s'agit d'un faux débat – « Une occupation temporaire est tellement courte qu'elle ne devrait pas avoir d'impact sur un quartier ou sur le prix du mètre carré », argumente-t-il –, il est cependant clair que le sujet des occupations temporaires peut donc se montrer plus clivant que ce que l'on pourrait penser au premier abord. Et ce jusque dans les structures choisies pour animer les projets. À côté d'opérateurs "commerciaux", comme Entrakt, existent effectivement d'autres acteurs plus associatifs, plus militants. Une ligne qui influence la teneur des projets dont ils ont la charge. L'asbl Communa s'est notamment donné pour mission de

favoriser « l'émergence de projets d'intérêt collectif » sur les sites d'occupation temporaire qu'elle gère. Le plus connu d'entre eux, le Tri Postal – situé près de la Gare du Midi et dont les bâtiments appartiennent à la SNCB – a ainsi accueilli des projets sociaux censés répondre aux besoins du quartier, en plus des traditionnels projets culturels, concerts et autres soirées. « Je ne veux plus entendre dire qu'on va redynamiser un quartier. On ne dynamise rien du tout, les quartiers dans lesquels on s'installe le sont déjà », souligne Guillaume Kidula, qui eut la charge du Tri Postal jusqu'à la fin du projet en avril 2022.

Dans cette optique, rien d'étonnant à ce que notre interlocuteur estime que les projets portés par Communa « se situent sur des planètes différentes » de ceux d'opérateurs plus commerciaux. « Ce n'est pas parce que ton projet joue avec l'imaginaire de la friche et qu'il est rempli de palettes qu'il est cool. Si tu vends tes bières à 5 euros et que tu n'es pas accessible au quartier, il y a un problème », enchaîne-t-il en mettant un autre sujet de discorde sur la table : l'accessibilité au quartier. En plus de gentrifier les alentours, certains projets d'occupation temporaire sont en effet accusés de constituer des camps retranchés de boboïtude au milieu de voisinages fragiles. Au Studio CityGate, Arne Huysmans décrit d'ailleurs un projet « littéralement et symboliquement portes fermées au quartier ». « Nous n'avons pas le temps de faire un travail de médiation et de relations avec le voisinage, je suis le premier à le regretter », admet Samuel Gigot.

Ici, le rôle des propriétaires des bâtiments semble donc primordial. C'est en effet eux qui peuvent impulser les grandes lignes des projets que les gestionnaires comme Entrakt ou pali pali devront ensuite animer. Pour le projet See U, la Société d'aménagement urbain (SAU, en charge des grands projets d'aménagement urbain sur l'ensemble du territoire bruxellois) a agi pour le compte de la Région de Bruxelles-Capitale, propriétaire des bâtiments. Et elle a mis les choses au clair dès le début, affirme Gilles Delforge, son directeur. « Nous avons dit à pali pali, le gestionnaire que nous avons choisi, qu'il s'agissait d'avoir une diversité d'activités : économiques, culturelles, mais aussi sociales », affirme-t-il en défendant « une troisième voie entre le commercial et l'associatif ».

Dans une ville comme Bruxelles où « il y a clairement une bataille », d'après Guillaume Kidula, autour de ce qu'il faut faire des occupations temporaires et du rôle qu'elles peuvent jouer, que ce soit pour la scène musicale ou à plus large échelle, il semble en effet temps d'opérer un choix...



© DR

Transition technique pour les festivals d'été

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Inflation, indexation des salaires, pénurie de main-d'œuvre et autres joyeusetés : dans « le monde d'après », la sphère technique a bien trinqué. Pour se refaire une santé et améliorer les conditions de

travail des équipes mobilisées sur les festivals d'été, le secteur revoit ses tarifs et facture ses interventions à la hausse. Pour leur part, les festivals compensent. Mais qui paie le juste prix ?

Dans le paysage culturel, la crise sanitaire a laissé de nombreuses personnes sur le carreau. Ingés son, éclairagistes, vidéastes, et plus encore, ont préféré se tourner vers d'autres secteurs d'activités plutôt que d'attendre le redémarrage des concerts en Belgique. « À présent, la machine est relancée mais la main-d'œuvre n'est pas revenue », constate Luc Meessen, gérant de Noves Group, une société active dans la production d'événements. Présent sur des festivals comme Dour, Rock Werchter, Ronquières, Esperanzah!, Couleur Café ou Graspop Metal Meeting, le prestataire de services maîtrise tous les rouages techniques et logistiques nécessaires à la mise en œuvre de tels rassemblements. « Aujourd'hui, il y a tout de même une grande question qui se pose, dit-il. Où ces gens sont-ils passés ? Dans un premier temps, tous les regards se sont tournés vers le bâtiment et l'Horeca. Mais ces deux pôles d'activité se plaignent également d'un manque de main-d'œuvre... »

Confronté à l'évaporation de certaines fonctions essentielles à son organisation, la bulle technique s'organise et accélère les mécanismes de formation. Suffisant pour aborder l'été 2023 dans la sérénité ? « Sûrement pas, tranche Luc Meessen. À cet égard, ce qui est vrai pour l'industrie automobile se vérifie aussi dans le monde du spectacle : les profils hautement qualifiés sont rares. Accueillir The Cure, Aphex Twin ou Robbie Williams avec des gens qui ont trois semaines d'expérience dans le métier, c'est impossible. Pour mener à bien de telles productions, nous devons nous appuyer sur des personnes expérimentées. Or, pour acquérir les bons réflexes techniques sur de gros festivals, il faut compter quatre années d'apprentissage et de formation "in situ". » Dans le milieu de la musique – comme ailleurs – tout ce qui se raréfie devient précieux... Les profils les plus recherchés coûtent ainsi de plus en plus cher.

Luc Moosson – Novos Group

« Accueillir The Cure, Aphex Twin ou Robbie Williams avec des gens qui ont trois semaines d'expérience dans le métier, c'est impossible. »

S'affranchir des prix du marché

À côté de cet appauvrissement des forces vives, le secteur n'a pas été épargné par l'inflation. « Il faut aussi ajouter l'indexation des salaires », souligne le patron de Noves Group. Afin d'attirer une main-d'œuvre qualifiée sur leurs scènes, les festivals d'été sont donc contraints de mettre la main au portefeuille. « Nous n'avons pas le choix. Sans les techniciens, ça ne fonctionne pas, concède Damien Dufrasne, le directeur du Dour Festival. En moyenne, nos coûts de production ont augmenté de quelque 20 %. Sur notre grande scène, nous dépassons même la barre des 25 %. Pour faire diminuer la facture, nous essayons

de négocier les contrats sur le long terme mais ce n'est pas suffisant. Dès lors, nous sommes obligés de répercuter cette augmentation budgétaire sur les prix des tickets. »

Les tarifs pratiqués à la billetterie du festival hennuyer sont, certes, en légère hausse (+15%), mais ne contrebalancent absolument pas les dépenses engagées pour les prestations techniques de l'été 2023. « Pour trouver l'équilibre, nous avons dû séparer l'achat du ticket de celui du camping, indique Damien Dufrasne. C'est la grosse différence avec l'an dernier. Avant, le logement était inclus dans le prix du pass. Cette stratégie nous permet de limiter la casse... » C'est pourquoi le Dour Festival, comme d'autres événements en Fédération Wallonie-Bruxelles, envisage à présent des solutions d'avenir pour mieux maîtriser les coûts de ses prochaines éditions. « Nous privilégions désormais le circuit court et les productions locales. Dès que nous le pouvons, nous travaillons avec des sociétés wallonnes. Ensuite, nous cherchons à gagner en autonomie. Cette année, par exemple, nous avons acheté nos propres barrières de chantier. Cela représente près de 35 kilomètres de palissade. C'est énorme mais nous n'avons plus le choix... Nos fournisseurs venaient de Flandre ou des Pays-Bas et les coûts du transport et de la livraison étaient devenus complètement farfelus. » Là où c'est possible, le Dour Festival tente ainsi de s'affranchir des fluctuations du marché. « Puis, il s'agit de se poser les bonnes questions, d'optimiser les dépenses, sans jamais nuire au confort des festivaliers ou à l'accueil des artistes. Les cachets de ces derniers sont, eux aussi, en train d'exploser. À l'arrivée, cela affecte également notre budget global. »

Un cercle vicieux

Du côté des prestataires techniques, l'augmentation des cachets artistiques fait également grincer des dents. « De notre point de vue, cela semble inconcevable qu'un festival débourse 300.000 euros pour une tête d'affiche, alors qu'il prévoit une enveloppe de 3.500 euros pour une équipe de sonorisation, soulève Luc Meessen. Les cachets des artistes augmentent mais pas les salaires des personnes qui mettent tout en œuvre pour que les concerts se déroulent dans de bonnes conditions. » Une opinion entendue, mais pas forcément partagée. « J'entends bien le message, assure Damien Dufrasne. Mais on peut aussi pousser ce raisonnement dans l'autre sens. Quand un festival offre un plateau technique de 30.000 euros à un groupe dont le cachet est de 5.000 euros, c'est tout aussi disproportionné... Ce ne sont pas les cachets artistiques qui déterminent le prix de la main d'œuvre ou le salaire des employés », soutient le directeur du Dour Festival.

Il est vrai que ces dix dernières années, les cachets artistiques ont explosé, les artistes envisageant désormais la scène comme un moyen de compenser les pertes générées par l'érosion des ventes de disques physiques. « Aujourd'hui, c'est l'artiste et son entourage qui fixent les cours du marché, détaille Damien Dufrasne. Si un artiste décrète qu'il vaut autant et que des gens acceptent de mettre l'argent demandé sur la table, il aura raison... Alors que, clairement, il ne les vaut peut-être pas. Comme tant d'autres, le marché de la musique répond à la loi de l'offre et de la demande. Et donc, effectivement, le prix d'une tête d'affiche avoisine souvent le demi-million d'euros. Les événements qui refusent de payer un tel montant doivent faire une croix sur les plus grandes vedettes et composer avec des artistes moins coûteux mais aussi moins populaires. » Une manifestation de la taille de Dour se retrouve, quasi automatiquement, embarquée dans un cercle vicieux. « Nous sommes un peu forcés de jouer le jeu, note Damien Dufrasne. Même si, sur le fond, nous sommes opposés à de tels montants. Certains cachets artistiques sont clairement disproportionnés mais cela ne justifie certainement pas d'augmenter les salaires n'importe comment. J'aimerais bien dire qu'on n'augmente rien. Mais c'est impossible. Comme toutes nos dépenses partent vers le haut, nous sommes obligés de compenser par ailleurs. C'est une question de survie économique. Le problème, c'est que si tous les festivals augmentent leurs prix pour s'adapter à la conjoncture, la concurrence risque de devenir de plus en plus rude. À l'avenir, les gens devront certainement choisir un événement plutôt qu'un autre. Financièrement, je ne vois pas comment il est possible d'enchaîner quatre ou cinq festivals sur l'été... »

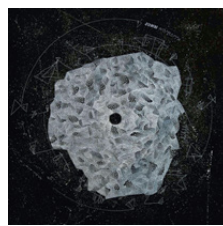


Primero

Fragments n°4
Labrique

Avec 32 ans au compteur, qu'il ne fait pas vraiment, Primero s'échappe de L'Or du Commun pour s'aventurer en solo. Entamé début 2022, son nouveau projet vient de connaître son dénouement avec la publication d'un quatrième et dernier épisode des plus élégants. « À l'époque, je recevais beaucoup d'instrus et j'explorais des pistes. Mon identité en termes de production n'était pas figée. Je voyais ça comme une proposition éclectique, une sorte de laboratoire, encore dans la recherche... Des "Fragments". Comme j'avais pas mal de titres, il m'a semblé opportun de les livrer en plusieurs volets, en rassemblant des morceaux qui ensemble faisaient sens. Pour franchir le pas en douceur du rap vers la chanson. » S'enchaînent alors les sorties de quatre EP, aux bons soins des producteurs Phasm et PH Trigano, qui se révéleront de parfaits lieutenants pour accompagner Primero dans cette transition. « Avec L'Or du Commun, l'aventure a duré 10 ans et l'énergie était tout autre que celle que je m'apprete à entamer aujourd'hui. Me lancer solo, c'est recommencer à zéro. La musique que je pratique est très différente, beaucoup plus intimiste. Et je la livre seul en scène, une première en ce qui me concerne. » Plus encore que dans les précédents *Fragments*, Primero se met à nu au fil des quatre ultimes tours de piste, à l'instar du single *Vie de Chien* ou du subtil et très personnel *F&F*, où il chante la sérénade à un mal quelque peu obscur. « J'aimais l'idée de brouiller les pistes en laissant croire que je parle à quelqu'un. Pour personnifier la souffrance. On traîne tous un boulet au pied, quelque chose qui nous suit depuis longtemps et dont on ne peut se débarrasser... Entre l'espoir de changement et l'acceptation. En ce qui me concerne, c'est une sorte de dégât physique de la petite enfance qui me poursuivra sans doute toute ma vie. Ma force et ma faiblesse... »

Accroc au spleen, plus inspiré par les nœuds à défaire que par les *happy end*, Primero confirme ici, à ceux qui encore l'ignoraient, qu'il est l'une des plus belles plumes de notre scène musicale. Et un chanteur en devenir, sensible, fragile, pertinent et touchant à la fois. – **NC**



Junn

Komeetta

Eclipse Music

Originnaire de Finlande, Anu Junnonen s'est installée à Bruxelles il y a 20 ans. Elle y découvre une scène jazz riche et une ouverture d'esprit musicale. Elle forme le groupe aNoo, rejoint la formation interculturelle Voxtra, s'implique dans le Brussels Vocal Project. Elle opère aujourd'hui sous le nom de Junn et présente son quatrième album solo, *Komeetta*, la comète, en finlandais. Pour la première fois, la Bruxelloise d'adoption écrit dans sa langue natale. Elle l'associe à l'anglais et au français. Ce disque, produit aux côtés de Gil Mortio et Alain Deval, prouve une nouvelle fois que les langues ne doivent pas se montrer intelligibles pour faire passer des émotions. Entre pop (Comet), musique plus expérimentale (*Light Somewhere*) et incursions électroniques (*Junalla Japaniin*), Junn dévoile une collection de chansons sensibles et délicates. – **LH**

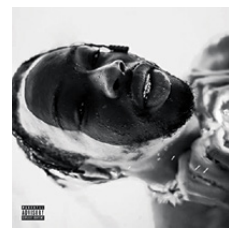


Vox Luminis

Ein Deutsches Barockrequiem

Outhere/Ricercar

Fascinés par le *Deutsche Requiem* de Brahms, Lionel Meunier (Vox Luminis) et le musicologue Jérôme Lejeune (Ricercar) rêvaient de reconstituer un requiem en reprenant les textes utilisés par Brahms... mais mis en musique deux siècles plus tôt par les compositeurs baroques allemands. Un gros travail de recherche qu'aura rendu possible la pause forcée du Covid. Cela nous vaut ces superbes retrouvailles avec Vox Luminis, l'une des références majeures dans l'interprétation de la musique vocale sacrée des 16^e et 17^e siècles. Avec ce nouveau CD où l'on croise Schein et Hammerschmidt mais aussi quelques oubliés, l'ensemble franco-belge affirme une fois de plus sa prédilection pour les requiems luthériens, servie avec l'intelligence du phrasé et la profondeur des couleurs qui lui valent sa légitime reconnaissance internationale. – **SR**



Geeeko

Peine 333

Sony Music

Cela faisait quelque temps que nous n'avions plus eu vent des rimes toujours aériennes du sieur Jonathan Nezzi. Presque deux ans. Après deux EP's des plus remarquables – *Réel* puis *Iréel* – et le très stylisé projet *Level*, Geeeko retrouvait il y a peu le chemin du studio. À 24 ans, le rappeur forestois signe ici son premier et très attendu véritable album, où l'on croise à l'envi Frenetik (*Hustler*), Cinco (*Trahouse 2*) ou encore le toujours excellent Tawsen (*Où je vais*). Un disque introspectif quasi psychédélique qui ne surprend point et vient confirmer tout le bien que l'on pensait déjà du MC reptilien. Entre autres produit par son complice de toujours Chuki Beats et la bande Bon Baiser, *Peine 333* évoque la trinité âme/corps/esprit et navigue entre minimalisme et sonorités club. À l'instar du single *Diamant*, hit jersey cousu de fil r'n'b qui devrait faire des ravages sur toutes les pistes de danse de la capitale. – **NC**



Lizco

Out Of Hand

Autoproduction

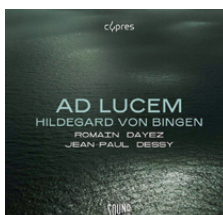
Lizco remet au goût du jour le format rock/pop des débuts 2000, sauce Franz Ferdinand, Rooney et autres Strokes. Au menu, guitares/basses funky et refrains à reprendre en chœur, emballés dans la formule magique et qui a tant fait ses preuves : guitare(s), basse, batterie. Certes, Lizco évolue dans une sphère très revival, mais c'est réussi... et de fait, pourquoi se compliquer la vie (cfr le tubesque *Why So Complicated*) ? Un EP 4 titres, agrémenté de bons vieux solos de guitare comme Coldplay a pu en faire sur ses premiers albums (*Inner Peace*) ou de moment plus atmosphérique (*Lean On*). Le groupe est tout récent mais il comprend en son sein des musiciens déjà expérimentés provenant de groupes comme Ladylo, Behind The Pines ou Mustii, avec notamment l'auteur-compositeur David Leo, un vieux briscard de la scène pop (remember Malibu Stacy ?). – **FXD**



Claude Debussy, Judith Adler de Oliveira

Enluminures
Quatuor Akhtamar
Cypres

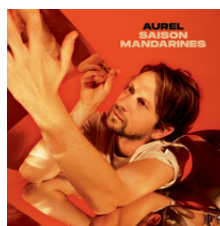
Après un premier disque remarqué célébrant les miniatures du compositeur ethnomusicologue arménien Komitas, le quatuor Akhtamar récidive avec une proposition tout aussi passionnante. *Enluminures*, son nouveau CD, associe le *Quatuor à cordes op.10* de Claude Debussy à une suite de six miniatures de la jeune compositrice Judith Adler de Oliveira. « *Le quatuor de Debussy s'est imposé à nous car il nous accompagne depuis nos études au Conservatoire de Bruxelles*, souligne Coline Alecian, premier violon. *Nous y sommes très attachés.* » D'autant que cette aventure a un parfum franco-belge : « *À l'époque, cette pièce n'avait pas remporté un franc succès en France. C'est le quatuor d'Eugène Ysaÿe qui l'a créée et défendue contre vents et marées pendant des années. Une histoire qui nous parle tout particulièrement. Nous sommes quatre Français installés en Belgique depuis bien longtemps.* » Œuvre aux accents poétiques, en rupture avec un certain classicisme, le quatuor de Debussy est riche de quelques inspirations folkloriques. Son voisinage avec les *Enluminures* de Judith Adler de Oliveira s'impose avec une éloquence évidente. Ses six miniatures s'inspirent en effet de thèmes arméniens, servis par une très grande richesse de timbres, de couleurs et de rythmes. Une création envoûtante qui souligne « *la signature arménienne que nous souhaitons pour notre ensemble* », rappelle Coline, insistant sur « *la grande accessibilité de la musique de Judith.* » Rien à voir, de fait, avec certaines pièces contemporaines prises de tête. Et c'est ce qui rend particulièrement attachant ce disque tout en lumineuses pétulances. –SR



Hildegard von Bingen

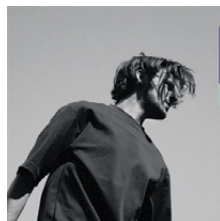
Ad Lucem
Romain Dayez/Jean-Paul Dessy
Cypres/Soundfulness

Enchaînement de 23 courtes plages (pour un total d'à peine 50 minutes), *Ad Lucem* s'écoute d'une traite ! Il invite l'auditeur dans une relecture contemporaine, par le baryton Romain Dayez et avec la complicité de Jean-Paul Dessy au violoncelle, de l'*Ordo Virtutum* de la compositrice Hildegard von Bingen, un puits de modernité et de connaissance au sein de son 12^e siècle. Également abbesse, guérisseuse et poétesse, elle est l'une des quatre (!) femmes canonisées par l'Église catholique. Elle croyait au pouvoir curateur de la musique sur les âmes et les corps. Ainsi, ce drame musical désirait apaiser l'âme humaine, tiraillée entre le bien et le mal, au fil d'un dialogue avec les Vertus (Humilité, Obéissance, Fidélité, Charité...). *Ad Lucem* a été réalisé dans le cadre des activités de Musiques Nouvelles et du Rapt Invisible, un projet fondé par Romain Dayez et consacré aux répertoires vocaux sacrés anciens. Il propose « *des interprétations librement inspirées de musiques traditionnelles, minimalistes ou de films, et y associe régulièrement des créations contemporaines, électroniques ou improvisées* ». *Ad Lucem* nous emmène « *dans les hautes sphères spirituelles de l'âme humaine. La partition, écrite au Moyen-Âge pour voix de femmes, inspire aujourd'hui librement cette création unissant la voix de l'homme à celle du violoncelle.* » Au confluent de la méditation bouddhiste et des chants liturgiques, ce disque ose proposer une expérience salutaire : spirituelle, méditative et sensorielle. –VF



Aurel
Saison Mandarines
Alter K

Tandis que les nuits rétrécissent et que les terrasses se remplissent, Aurel débarque avec un deuxième EP solaire et introspectif, à la croisée entre le jukebox et le journal intime. L'authenticité a toujours été au cœur du projet d'Aurel, le trentenaire bruxellois qui chante en français sur des prods dansantes, mêlant sonorités acoustiques et nappes de synthés magiques. Après son premier EP *Ah Ouais*, l'auteur-compositeur-interprète remet le couvert avec *Saison Mandarines*, et tape à nouveau dans le mille : entre l'amour qui dure, le changement soudain et inéluctable, le manque de confiance en soi, le regain d'énergie et les coups de pied aux fesses qui font du bien, il aborde tous les sujets qui touchent, et raconte sa vie sans filtres ni artifices. Avec *Saison Mandarines*, Aurel nous sert une ode à l'espoir et à l'affirmation de soi dans un grand verre de limonade bien glacée, acidulée et juste assez sucrée. Vous en reprendrez bien une petite gorgée ? –DT



Lo Bailly
Prosaïque
62tv Records

Il y a là quelque chose... Une petite phrase qui s'applique très bien à ce qu'on pense de Lo Bailly (anciennement LO et lauréat du concours Du F. dans le texte en 2021). C'est aussi un des très beaux titres de ce *Prosaïque*, un titre d'album en forme d'antiphrase pour un disque très écrit et à la poésie bien présente et bien noire. Car il y a assurément "quelque chose" chez ce jeune artiste hypersensible (*Chiens, angoras, perdrix*), tour à tour introspectif (*HS*) ou dark (*Prosaïque*), explorant des thématiques sociales (*Maryline*) sur des ambiances bluesy (*Ambulance*) pour nous emmener en voyage (*Tarim*) intérieur (*Palabres*). Entre chanson, spoken word, beats électro, rhodes et chœurs, Lo Bailly nous balance 11 titres à fleur de peau et au flow très perso. –FXD



Sagat
Silver Lining
Vlek

Voilà plus d'une décennie que Sagat explore le vaste monde des musiques électroniques. Explorateur sonore, le producteur bruxellois apprécie les itinéraires bis et les chemins de traverse. Toujours plus à l'aise de nuit, sur des routes moins fréquentées et rarement balisées, l'artiste s'essaye aujourd'hui à une sortie au long cours. Après quatre EP passionnants et un respect acquis sur les scènes d'ici et d'ailleurs (Ben Klock, Plaid ou Joris Voorn sont fans), Sagat sort – enfin – son premier album. Kaléidoscope de sons piochés aux rayons house, IDM, electronica, UK bass, dubstep ou techno, *Silver Lining* se joue, certes, sous la boule à facettes, mais dans un monde parallèle, au-delà des normes et des clichés traditionnellement associés au dancefloor. Intense, dense, riche en reliefs et en textures synthétiques, l'ouvrage s'apparente à un véritable voyage : un grand trip sensoriel, débité en treize plages onduyantes et immersives à souhait. À travers sa cohérence, ses fusions de genres et ses tendances cinématographiques, *Silver Lining* plaide en faveur du hors-piste, des prises de risque, et confirme tout l'intérêt du format album en 2023. –NA



Badi

Moyi
Zaire'74/Believe

Il est de ceux qui riment autrement, à l'aune d'une scène hip-hop noire-jaune-rouge aux multiples visages. De ceux qu'on ne présente plus aussi, tant ses couplets cinglants et engagés résonnent comme des coups de fouet, de Bruxelles à Kin', depuis une décennie. Ce mois d'avril marque le retour aux affaires de Badi avec ce troisième album, *Moyi*. « *En lingala, ce mot signifie "soleil" ou "lumière du jour"* », souvenir d'une journée à Dakar qui inspire la tracklist, jalonnée de timecodes rythmant ses sept pistes et s'ouvrant sur un clin d'œil à Laurent Voulzy. Après s'être alloué les services de son ami et producteur Boddhi Satva au fil de *Trouble-Fête*, le Belgo-Congolais s'est associé à une autre peinture internationale en la personne de Jillionaire, ex-membre de l'usine à tubes Major Lazer. Le musicien trinidadien signe la moitié du disque et lui donne ses couleurs afropop chatoyantes, éloignant encore un peu plus Badi du jardin rap qui l'a vu grandir. « *Par instinct, lorsqu'on m'envoie un instru', rapper reste mon premier réflexe, même si je suis loin ici des sons boom bap, trap, drill, etc. Mais j'ai envie de dire qu'on n'est jamais à l'abri d'une surprise... Et que je rappe quand je veux!* (rires) *Aujourd'hui, en tout cas, j'ai plus envie de me définir en tant qu'artiste qu'en tant que MC.* » Ce qui par contre ne change pas, c'est l'amour de Badi pour la narration. Éternel raconteur d'histoires, il décrit (avec Pierre Kwenders) celle de *Gabriel* dans le single du même nom. Un texte fort – rédigé avec Lisette Lombé et Joëlle Sambi dans la foulée du spectacle *Congo Eza* – pour pointer les difficultés toujours prégnantes qu'ont les religions d'accepter l'homosexualité. Le genre de sujet sensible auquel Badi n'a jamais eu peur de se frotter. – **NC**



Lethvm

Winterreise
Dunk! records/Silenceless

Après deux singles, *Night* et *Mournful*, voici finalement le nouvel album du groupe namurois : son troisième déjà en huit ans. Et s'il porte ce titre, ce n'est ni un hasard ni pour nier les journées ensoleillées qui nous attendent. Les six plages qu'il compte « *ont été inspirées par des poèmes écrits au 19^e siècle par le romantique Wilhelm Müller et déjà mis en musique par Franz Schubert en 1827 dans Winterreise* ». Le *Voyage d'Hiver* donc, soit un cycle de 24 lieder pour piano et voix, marqué par un sens du drame consommé. Fatigue, découragement, voyage jusqu'au seuil ultime, souvenirs, introspection : ce sont là quelques-uns des thèmes traités par l'auteur allemand et que Lethvm reprend à sa manière, librement, sur ce disque présenté comme très personnel. Post-hardcore, doom, black metal et post-metal s'accrochent parfaitement de ces réflexions sur la mélancolie, la solitude ou... la colère. Encore une fois, on ne peut que souligner l'étendue des possibilités vocales de Vincent Dessard, lesquelles contribuent évidemment pour une bonne part à l'atmosphère de ces nouvelles compositions rarement paisibles (même s'il y a une petite respiration sur *Carved*). Il chante, psalmodie, growle, crie (sur *Prefence*, tandis que les chœurs induisent quelque chose de solennel, on n'est pas loin d'un Colin van Eeckhout/Amenra). À noter aussi, sur *Mournful* justement, la contribution, vocale également, d'Elena Lacroix, la chanteuse et guitariste des Liégeois d'Eosine. – **DS**



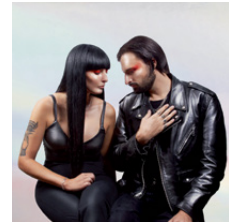
Bothlane

Money ruins the world

Luik Music

Sur sa page Facebook, Alain Deval donne quelques explications sur le choix de ce titre pour son nouvel EP. « *L'argent et la productivité sont au centre de nos vies, épuisant notre corps et notre âme, nos valeurs et la planète. Ils transforment l'état naturel de toutes choses, de la terre sous nos pieds jusqu'à notre propre chair. On ne peut éviter cette folie imposée par un groupe de dirigeants. Une spirale si forte que personne n'a d'autre choix que d'y adhérer, et essayer de s'extraire du système signifie automatiquement vivre en marge de la société. L'argent ruine le monde.* » Voilà pour le message, éprouvant, auquel on ne peut qu'opiner, et qui fait aussi écho musicalement : tous ponctués de glitches, bips, scratches et bien sûr de beats stroboscopiques, épileptiques, hypnotiques, les six titres de cet EP nous embarquent dans autant de boucles infernales, pas vraiment dansantes mais bien plutôt tressautantes (et épuisantes), taillées pour les amateurs de productions du label Kompakt par exemple (à l'exception peut-être de *Solitude*, dernier morceau qui explore des contrées plus ambient). Un voyage loin d'être inintéressant mais pour lequel une oreille avertie en vaut deux ! – **FXD**

mentaux (enfin, six, puisque sur le court *After Heaven*, on entend Matthew McConaughey alias Rust Cohle dans *True Detective* discuter sur le temps, les dimensions et l'éternité) ouvrent comme autant d'espaces. Dans la profondeur vertigineuse où les cordes et la batterie, les effets et les textures dessinent des reliefs. C'est planant, tantôt paisible tantôt inquiet ou chargé de tension, on décolle dans d'intenses crescendos (*In Heaven*) ou on est pris par la transe. – **DS**



Ultra Sunn

Kill Your Idols

Fleisch Records

Issu de la scène musicale bruxelloise, Ultra Sunn, derrière lequel on retrouve le duo formé par Sam Hugé au chant et Gaëlle Soufflet aux machines, vient de sortir son 3^e EP *Kill Your Idols*. La plage d'ouverture *Can You Believe It* donne le ton : une voix profonde et monocorde à la Dave Gahan, des synthés 80's, bref, un univers entre techno et coldwave. Avec même quelques réminiscences new beat assumées dans *The Speed*. Et le groupe s'exporte bien en plus, à en juger les diffusions radio et les concerts donnés récemment en Allemagne, en Pologne, en Lituanie... Ils joueront même cet été au Canada aux côtés de Nitzer Ebb ! – **JPL**



Nile On waX

After Heaven

Tonzonen Records

Si le quatrième album du trio que forment Catherine Graindorge (violin, alto), David Christophe (basse) et Elie Rabinovitch (batterie) est né pendant le dernier confinement et de cette impro qui reste à la base de leurs compositions, « *nous avons davantage privilégié le premier élan, la période (confinement, incertitude, chômage « technique ») traversée ayant peut-être (sans doute) favorisé une libération plus grande de l'inspiration.* » Ces sept nouveaux instru-

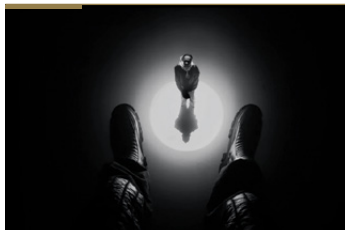
Retrouvez la liste de toutes les sorties sur larsonmag.be



VKRS Festival

TEXTE : DIDIER STIERS

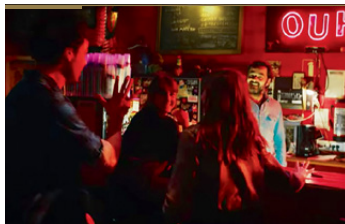
Deux jours entièrement dévolus à l'art du clip vidéo, qu'il soit réalisé ici ou ailleurs dans le monde : voilà le programme de la 5^e édition du VKRS qui aura lieu les 9 et 10 juin aux Riches-Clares (Bruxelles). Max Pistorio, le directeur artistique du festival, nous a livré ses coups de cœur parmi les précédent·es lauréat·es.



Shaka Shams
Balrog
(édition 2022)

« Lors de la première édition du festival (en 2019, – ndlr), nous avons rencontré un réalisateur et une réalisatrice qui ont été primés : Yoann Stehr et Alice Khol. Tous les deux font des clips extraordinaires. C'est au festival qu'ils se sont rencontrés et ce clip-ci, pour Shaka Shams, ils l'ont ensuite réalisé ensemble. » Et décroché le deuxième prix de la compétition nationale en 2022. « Ça me touche que ce soit un peu le premier bébé du festival ! Et puis,

voilà trois ans maintenant que la Fédération Wallonie-Bruxelles donne une aide à la réalisation de clip : celui-ci fait partie de la toute première fournée de ceux qui ont été subventionnés. Tout ça fait un beau symbole... Je trouve leur clip hyper abouti, avec l'humour noir de Yoann Stehr et le génie de la direction artistique d'Alice Khol. Comme il n'est pas sûr qu'ils retravaillent ensemble, c'est d'autant plus précieux. »



SOROR
Shadow of a doubt
(édition 2020)

Le clip est réalisé et interprété par Alice Abyl, qui est également la chanteuse du groupe... « C'est juste un plan-séquence qui nous montre une femme qui franchit l'entrée des artistes, arrive dans une salle de concert, joue son concert, et puis les musiciens qui boivent un verre et qui continuent la soirée... C'est tout simple et ça fonctionne parfaitement. Sur le plan cinématographique, il y a quelque chose qui m'impressionne : c'est à la fois un plan-séquence,

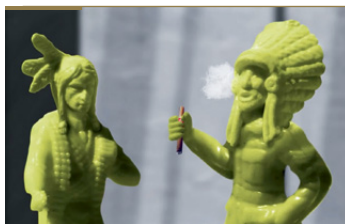
mais comportant des ellipses temporelles. C'est réussi, avec comme seul artifice la simplicité du montage traditionnel, sans effets spéciaux. Pour moi, il y a là quelque chose de parfait et de sensible, dans une mise en scène très, très pointue qui me touche beaucoup. Oui, ce clip parle aussi du quotidien de musiciens, d'une manière démythifiée mais pas désillusionnée, avec amour, avec poésie. Pour moi, c'est un clip qui dit la vérité. »



Pierres
Un énorme tattoo x Nuage blanc
(édition 2020)

Un travail plus particulier, puisqu'il s'agit d'un "double clip", ou plutôt deux morceaux en un seul clip... « Je trouve que c'est à mourir de rire, et en même temps fascinant et en même temps gênant. Il y a là-dedans la liberté du dadaïsme, pour moi. C'est réalisé avec pas un rond, en filmant principalement des visages et des paysages. Ça fait rire tout le monde. On peut le voir 150 fois mais c'est un concept en soi, et à partir du moment où

on a vu le clip, je crois qu'on ne peut plus le dissocier des chansons. Je n'ai jamais vu ça ailleurs que dans ce clip ! » De fait, Pierres distille un humour bien à lui, tant dans sa manière de se présenter que dans ses idées et, finalement aussi dans ses chansons... « Physiquement, il me fait penser à Groucho Marx, avec sa moustache et ses lunettes. Et puis, oui, il a cet humour pince-sans-rire, un peu désabusé, intellectuel... »



Jakbrol
Les gentils x Les méchants
(édition 2021)

« C'est un clip en animation, qui n'a pas coûté cher du tout parce que n'ont été utilisés que des moyens rudimentaires. Mais il a fallu un an de travail aux deux réalisateurs, Paul Bourrieres et Lisa van Hooydonk. Ils sont en couple à la ville et dans le travail. C'est un délire complet qui mélange toutes les techniques possibles d'animation. C'est du bricolage pur, comme pour le clip de Pierres. » Mis au service d'un texte fort,

chargé comme le sont en général tous ceux de Théo "Jakbrol" Eloy : « Pour moi, la chanson et le clip ne font qu'un, ou c'est une œuvre totale, si vous voulez. Et je suis assez épaté de l'adéquation entre le visuel et la musique. Ils ont déployé une créativité pas possible : il y a une idée par plan, évidemment, et il n'y a absolument rien de décoratif. Tout est affirmé, tout est plein et on regarde ça sans décrocher. »

Infos et programme : www.vkrs.be



Barış Manço

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Influence majeure d'Altın Gün et de la nouvelle scène psychédélique, Barış Manço s'est éteint voici une vingtaine d'années à Istanbul, laissant derrière lui des milliers de fans inconsolables. En 1975, il sortait son chef-d'œuvre, un album intitulé 2023. Conceptuel, poétique et électronique, ce disque célébrait, avec un peu d'avance, les 100 ans de la République de Turquie. À l'heure de l'anniversaire officiel, il est temps de se souvenir du personnage. D'autant qu'il passait la moitié de sa vie à Liège. Loin des bains de foule et du Bosphore, Barış Manço y menait une vie tranquille. Cheveux au vent, moustache à l'air, il était un Wallon comme les autres. Ou presque...

En 1975, Barış Manço rêve grand pour le pays de son enfance. Fruit de ses extrapolations, l'album 2023 est un disque d'anticipation. Au confluent des traditions musicales du Bosphore, des prémices de l'électro et du rock psychédélique, l'affaire plante le récit en 2023 pour se représenter les cent ans de la république de Turquie. C'est une grande fête : une odyssee empreinte de groove et de poésie, d'amour et d'immenses espoirs en la nation. « Si mon père voyait ce qu'il se passe actuellement, il serait désabusé », nous lâche, depuis un troquet bruxellois, son fils cadet Batikan. C'est qu'après les tremblements de terre et juste avant les prochaines élections, la Turquie est effectivement sous haute tension. « En ce moment, de nombreux politiciens se servent des chansons de 2023 pour appuyer leurs intérêts personnels ou le programme de leur parti. C'est triste... Parce que papa était apolitique : il privilégiait toujours la voie du milieu, celle de la neutralité et du vivre ensemble. »

Décédé en février 1999, Barış Manço continue de marquer les esprits. « On dit souvent que son enterrement était le plus grand rassemblement national depuis la mort du président Atatürk. Ce jour-là, en voyant les millions de gens qui suivaient son cercueil dans les rues d'Istanbul, j'ai réalisé à quel point mon père comptait dans la vie des gens. » En Turquie, l'homme est une véritable légende. Des millions d'albums vendus, douze disques d'or, des apparitions au cinéma et une émission dominicale, style *L'École des fans*, ont notamment contribué à façonner le mythe. Musicalement, il aura aussi écrit l'histoire, surtout entre 1975 et 1985. Aussi curieux que cela puisse paraître, Barış Manço mène alors une double vie en Belgique. Sorti de nulle part sur Soundcloud, un enregistrement pirate vient d'ailleurs de remettre les pendules à l'heure : 18 mars 1983, en soirée, au Collège Saint-Barthélemy, à Liège. Un souper spaghetti est organisé pour la fête de l'école. Quelques jours avant la fin de sa "rhéto", le guitariste Nicolas Champagne anime les festivités, le temps d'un petit concert avec d'autres élèves. « On avait improvisé une jam, se rappelle-t-il. Et puis, Barış Manço, qui était là avec ses neveux, nous a rejoint sur scène. » Le musicien claque alors un solo de guitare démentiel, digne d'un Jimi Hendrix en état de transe. « Il avait une veste léopard et un look de rockeur des années 1970, poursuit Nicolas Champagne. Il était très gentil. Comme nous n'avions pas d'accordeur, il nous a montré comment s'accorder en mordant la tête de la guitare pour que les notes résonnent dans le crâne. Nous savions que c'était un bon musicien, mais nous n'étions pas conscients de son statut en Turquie... »

Barış Manço est à la Turquie ce que Zappa est à l'Amérique. Ce que Gainsbourg est à la France. Six mois par an, pourtant, il vit à Grivegnée avec sa femme et ses deux enfants, Doğukan et Batikan. « Quand j'étais petit, à Liège, nous menions une vie de famille ordinaire, raconte ce dernier. Rien ne pouvait laisser croire que papa était une star. Toutefois, je me souviens d'un truc bizarre : dans ma chambre, j'avais des posters de super-héros. Ils portaient des capes et des costumes géniaux. Il y avait Superman, Batman... et mon père. En fait, il s'agissait d'une affiche de concert. Mais ça, je l'ai capté un peu plus tard... »

Strip-toaso légendaire

Comment un tel phénomène est-il arrivé à Liège ? Pour connaître la réponse, il est nécessaire de rembobiner la série *Strip-tease*. Épisode 3 de la saison 1986. *La double vie de Barış Manço, ouvrier turc*. « À part ses cheveux un peu plus longs que la moyenne et son nom bizarre, Barış Manço est un Wallon banal », annonce le teasing de la célèbre émission de la RTBF. « Mon père est arrivé en 1963 pour ses études de dessin aux Beaux-Arts de Liège, retrace le fiston.

Officiellement, il est le 6^e immigré turc de toute l'histoire de la Belgique. Il se considérait d'ailleurs comme un Wallon du Bosphore. Il faisait ses courses sur le marché de la Batte et nous emmenait à l'école. Il vivait simplement, au calme, loin de l'agitation et de la célébrité qu'il connaissait en Turquie. Moi, je passais sans arrêt de l'école à Liège, à l'école à Istanbul. C'était très schizophrénique. En Turquie, mes camarades de classe connaissaient toutes les chansons de mon père. Un jour, après les cours, je le retrouve en train

d'astiquer sa Rolls-Royce. Il possédait aussi une Jaguar, une MG et bien d'autres voitures de collection. Il me rappelait toujours de ne pas en parler à l'école... En Belgique, il roulait avec une simple Honda Prelude... Il y avait toujours ce décalage entre notre vie en Belgique et en Turquie. D'ailleurs, aujourd'hui, à Istanbul, notre maison est un musée, géré par la Fondation Barış Manço. »

Homo sweet homo

À Grivegnée, la rue Henri Urban a bien failli être renommée Barış Manço. « C'était presque validé mais, en discutant avec la famille, nous avons demandé aux autorités communales de suspendre la procédure. On trouvait ça irrespectueux de remplacer le nom de monsieur Urban par celui de mon père. D'autant que, dans mon cœur, la maison restera toujours attachée à la rue Urban. » En 2007, l'immeuble est mis en vente. « Ma mère était revenue en Turquie. Mon frère et moi étions partis étudier aux États-Unis. Nous avons donc vendu la maison avec les meubles et quelques objets sans intérêt. Ce que nous ne savions pas, c'est que l'acheteuse était une fan. Sans prévenir personne, elle a ouvert un musée et, d'un coup, toute la communauté turque d'Europe se déplaçait, rue Urban, pour voir "l'ancien sucrier de Barış" ou sa "célèbre commode". Tous nos objets sont devenus des reliques. Nous avons appris l'existence de ce "musée", par hasard, sur Facebook. Mais là, c'est terminé. Il y a un nouveau propriétaire qui, lui, ne connaissait pas Barış Manço. Sauf que, maintenant, il le connaît très bien... Car la diaspora turque frappe régulièrement à sa porte. Pour lui éviter des dérangements, nous allons faire installer une plaque commémorative sur la façade. »



Barış Manço,
2023
(sorti en 1975)

La croisière s'amuse

Depuis quelques mois, Batikan Manço vit à Bruxelles. « À Istanbul, être le fils de Barış Manço, c'est compliqué, dit-il. Les gens veulent me serrer la main, me toucher, me parler, comme si j'étais une antenne connectée avec l'au-delà... En Turquie, j'ai longtemps travaillé dans l'édition musicale pour gérer l'héritage paternel. Puis, j'ai confié ce boulot à une société spécialisée. Je ne voulais plus vivre à travers mon père. » Pour tourner la page, Batikan décide d'ouvrir un petit café, à Moda, le quartier de son enfance. « J'ai inauguré cet établissement discrètement. Au début, c'était génial. Puis, les gens ont appris que le fils de Barış Manço tenait un café. D'un coup, ma clientèle s'est métamorphosée. Si bien que j'appelais ça le "cosplay café" : les clients venaient déguisés en papa, avec sa coiffure, sa moustache. Sans parler des costumes... Chaque week-end, mon café était rempli de faux Barış Manço qui causaient de lui non-stop. J'avais l'impression de gérer un fan club. C'était traumatisant. » De retour en Belgique, Batikan se sent désormais apaisé. « À présent, je comprends ce que mon père était venu chercher ici », confie-t-il. Ce qui ne l'empêche pas d'entretenir la mémoire de son géniteur. « Chaque premier dimanche du mois de février, à Istanbul, avec la famille, nous mettons en place une journée commémorative. Une croisière est organisée sur le Bosphore. Des centaines de fans se rassemblent à bord d'un ferry qui les emmènent jusqu'au cimetière de Kanlıca, là où repose mon père. Ils prient et remontent ensuite à bord du bateau. Sur le trajet du retour, des musiciens rejouent les chansons de papa. » Preuve qu'en 2023, l'esprit de Barış Manço est toujours là.

One Band, One Country

TEXTE : JEAN-PHILIPPE LEJEUNE

Dans le monde musical belge, les échanges entre la Communauté flamande et la Fédération Wallonie-Bruxelles n'ont pas toujours été aisés. Les artistes du nord du pays ne semblent pas se produire facilement dans le sud et vice versa... Pourtant depuis une dizaine d'année, voire davantage,

Si l'on veut trouver un trait d'union entre nos deux communautés, c'est peut-être dans l'organisation politique des relations institutionnelles entre Vlaams Gewest (VG) et Fédération Wallonie-Bruxelles (FWB) qu'il faut d'abord chercher... En effet, ces relations se définissent à deux niveaux. D'une part au sein de l'accord de coopération culturelle entre la VG et la FWB lancé en 2012 et d'autre part au sein de la CIM Culture (conférence interministérielle) qui rassemble les ministres de la culture des trois communautés (germanophone en sus donc) et les ministres compétents pour des matières culturelles dans les autres entités. « Pour les relations VG-FWB, explique Céline Renchon, chargée de relations intrabelges au Service du Pilotage et de la Prospective de l'Administration générale de la Culture en FWB, la coopération recouvre trois aspects. Politique : les ministres de la culture se parlent et prennent des positions communes ; administratif : les deux administrations doivent travailler ensemble, organisent des réunions de coordination et se parlent tous les jours. Même si les opérateurs sur le terrain n'en sentent pas immédiatement le bénéfice, cela joue énormément dans la façon dont les collaborations peuvent se nouer. Enfin, l'aspect sectoriel, qui concerne la stimulation de la coopération sur le terrain. »

Comment ça se passe concrètement ?

Il existe des appels à projets, toutes disciplines culturelles confondues, auxquels peuvent répondre des opérateurs ou des artistes qui souhaitent travailler ensemble avec un soutien financier à la clé. Le dernier appel s'est clôturé en avril dernier (voir www.cultuurculture.be). Mais ces aides ponctuelles ne peuvent être structurelles. « C'est un incitant, précise Céline Renchon, dont le premier objectif est d'aller voir de l'autre côté de la frontière et

des liens se créent. Des initiatives comme BE for Music ont permis des échanges d'artistes et de bonnes pratiques entre nos deux communautés. Mais qu'existe-t-il au niveau institutionnel ? Quel est l'état des lieux des relations Nord-Sud dans le monde musical ? Tentative de réponse avec quelques acteurs de terrain.

d'apprendre à se connaître, à travailler ensemble, à partager des ressources, à faire des échanges de réseaux... Cela va au-delà du financement apporté, c'est un travail sur le long terme. »

L'accord de coopération culturelle VG-FWB a été conclu en 2012 et a montré ses premiers effets en septembre 2014. Cette dynamique a permis de créer la CIM Culture. « Cela veut dire que si on a des ministres de partis différents au nord et au sud du pays (NVA et Ecolo pour l'instant, - ndlr), ce qui n'est pas forcément évident en termes de coopération, ces canaux subsistent et maintiennent des liens, c'est un socle institutionnel qui va rester. »

Fred Maréchal connaît bien ces appels à projet auxquels il a répondu plusieurs fois, notamment pour des échanges avec le Vooruit de Gand. Le directeur du Centre Culturel René Magritte à Lessines (et aujourd'hui nouveau directeur du Botanique) n'a pas attendu 2012 pour créer des ponts : « L'institutionnel, c'est une chose mais il est surtout là pour conforter ce qui se passe sur le terrain. Il y a des opérateurs subventionnés en Flandre et en FWB : nous avons nos aides financières et le cadre d'action que l'on se fixe. Et nous sommes excessivement libres dans le projet culturel que l'on veut mener. Nous avons par exemple établi un accord de partenariat avec une salle de concert, le Casino à Sint-Niklaas, autour de l'émergence d'artistes issus des deux côtés de la frontière linguistique, afin de les aider à circuler sur tout le pays mais aussi en France et aux Pays-Bas et ce, dans nos lignes de programmation "roots", americana, punk-rock... » Il est vrai que Fred Maréchal a d'autres casquettes : organisateur de concerts, il a créé le Festival Boogie Town à Louvain-la-Neuve en 1994 avec Roel Vergauwen (qui travaille aujourd'hui chez VI.BE¹) puis le Roots and Roses, un festival destiné à un public tant francophone que flamand. « Cela a toujours été excessivement naturel de créer des ponts entre les communautés, tout ce que j'ai organisé

« Le premier objectif est d'aller voir de l'autre côté de la frontière et d'apprendre à se connaître. »

Céline Ronchon, chargée de relations intrabolges au Service du Pilotage et de la Prospective de l'Administration générale de la Culture en FWB

comme concerts dans ma vie, c'était toujours sur la frontière linguistique, du côté francophone ou à Bruxelles, et donc fatalement sur un territoire qui était propice à ce qu'il y ait des échanges Wallonie/Flandre, comme aujourd'hui encore à Lessines. »

Mais est-ce que l'intérêt du public a changé ?

Y a-t-il toujours un fossé culturel entre flamands et francophones en termes de styles musicaux et de groupes ? Pour Fred Maréchal les mentalités ont bien changé : « Les pros de la scène musicale flamande reconnaissent la qualité montante de nos jeunes artistes FWB. Je constate que le phénomène identitaire flamand se dilue et, qu'aujourd'hui, qu'un groupe soit francophone ou néerlandophone, cela joue moins dans leur jugement... Ce qui compte c'est qu'il soit bon et éventuellement belge. Des groupes comme ECHT! ou Tukan, les jeunes en Flandre s'en foutent qu'ils soient francophones ou flamands... ce qui n'était pas le cas il y a 20 ans ! » Si pendant de nombreuses années le dicton "nul n'est prophète en son pays" collait relativement bien aux artistes belges, la promotion et l'exportation de la scène belge à l'international a peut-être changé la donne... Pour rappel, Belgium Booms (cfr Larsen n°52) est un projet de coopération entre VI.BE et Wallonie-Bruxelles Musiques, avec le soutien de SABAM for Culture et PlayRight+. Depuis 2009, il soutient les artistes belges et leurs équipes dans le développement d'une carrière internationale durable. Julien Fournier, directeur de WBM : « Comme WBM représente la FWB et que la Flandre n'est pas la FWB mais pas l'étranger non plus, nous n'avons pas la capacité de mener des actions directement sur le territoire flamand. Avec Belgium Booms, on travaille donc principalement sur les connections de la scène belge avec l'étranger. Le but recherché est l'exportation de nos artistes et cela amène les deux communautés dans une posture

de discussion vis-à-vis de leur secteur musical mais aussi de ce qu'elles représentent à l'étranger. »

Cette vitrine belge chez nos voisins étrangers permet donc un échange entre les deux principales communautés du pays, amenés à se côtoyer lors de ces grands rendez-vous à l'extérieur de la Belgique. Ce que confirme Charlotte Lootens, relation presse et médias chez VI.BE « C'est grâce à BE for Music et Belgium Booms qu'on connaît tous les partenaires francophones et qu'on peut donc essayer de créer des opportunités et des liens entre nous. » Quid alors de l'initiative BE for Music rassemblant des partenaires flamands et francophones soucieux de briser la glace entre les deux communautés du pays ? Créé en 2014, BE for Music (composé de Clubcircuit, Club Plasma/Court-Circuit et VI.BE) travaillait à dresser un meilleur panorama du paysage musical en Belgique, en favorisant les échanges d'artistes entre la Wallonie et la Flandre. Parmi d'autres projets, Tournée générale par exemple, permettait à des artistes francophones de jouer dans des clubs flamands et vice et versa. Malheureusement l'initiative BE for Music s'est arrêtée avec la crise Covid. « Cette collaboration était nécessaire même si nos structures sont différentes, ajoute Charlotte Lootens. En 2021, nous avons lancé la Semaine de la Musique Belge. C'était notre première initiative commune, avec la VRT et la RTBF comme médias partenaires. Pour notre 3^e édition, nous avons convaincu le Conseil de la Musique et Court-Circuit de nous rejoindre. Et en 2024, nous aimerions faire quelque chose de plus grand, et travailler sur ces échanges de musiciens entre communautés. Je pense que c'est vraiment important pour les bookers et les managers de faire cet échange de musiciens et d'expertises ! »

[1] VI.BE est une agence de soutien pour les artistes flamands et le secteur de la musique – du débutant au professionnel, du local à l'international



© ALICE KHOL

Pierres

Deux ans après la sortie de *Disque de Platine – Titre Temporaire*, Pierre Leroy sort de sa tanière et annonce un nouvel album pour l'automne. Artisan bidouilleur venu à la chanson par sa passion pour les mots, il accorde son nom au pluriel pour dévoiler un univers singulier. Aussi disparates que profondes, ses coups de cœur artistiques sont autant d'indices qui nous permettent de mieux cerner sa personnalité.

TEXTE : LUC LORFÈVRE

À l'écoute de ses premières ritournelles kaléidoscopiques (*Mardi Matin*, *Nuage Blanc*, *Année Nouvelle*), on s'était dit : « Voilà le garçon à qui on peut coller cent étiquettes ou à qui on ne collera rien du tout et ça sera encore mieux ». Pierre ne nous jette pas la pierre. « Je prends ça comme un compliment », dit-il. Pierres est donc le projet solo de Pierre Leroy. Un véritable défouloir où sont malaxés french pop, bossa minimaliste, voix autotunée, premier et second degré. « Je ne me fixe aucune règle, je tricote mes chansons et puis je les rends présentables avec mon ingénieur du son. Pour mon prochain album, j'ai fait un travail pour rendre mes morceaux un peu plus efficaces. J'ai envie que les gens chantent du Pierres. » En attendant de découvrir tout ça, retour à ses premiers émois. « Le roman *L'Art de Perdre* d'Alice Zeniter (Prix Goncourt des Lycéens en 2017, – ndlr) m'a profondément marqué. C'est la première fois que le lisais quelqu'un qui osait remettre en question ses racines d'une telle manière. *L'Art de Perdre* questionne le bagage social et familial. Et surtout ce qu'on en fait pour avancer. Ça m'a beaucoup aidé à construire le projet Pierres. Comment quelqu'un qui vient d'Arlon et suit ensuite une formation littéraire se retrouve à faire de la musique à Bruxelles. En quoi mon vécu me sert aujourd'hui ? Qu'est-ce qu'il y a de moi dans mes chansons ? Le "s" que je rajoute à mon prénom vient de ce questionnement et Alice Zeniter m'a clairement guidé. Dans le même ordre d'idées, la BD *L'Arabe du Futur* m'a également beaucoup éclairé. J'aime la manière dont Riad Sattouf propose une lecture de son propre passé pour mieux embrasser le futur. Sur un plan musical, je me suis pris une grosse claque en 2013 avec l'album *Parcs* de Bertrand Belin. À cette époque je ne bouffais que du sonnet et de l'alexandrin. J'écrivais moi-même de la poésie qui me fait honte aujourd'hui. Bertrand Belin a été une révélation. J'ai découvert son écriture simple, sa sobriété des mots, sa volonté de dénuement face au signifiant. Grâce à lui, j'ai compris qu'il était possible de ne pas sonner ringard en écrivant des chansons en français. Il a élevé mon niveau et mes aspirations. Je suis passé de la poésie d'un adolescent romantique à l'écriture d'un adulte. En chanson française, je citerais aussi Mathieu Boogaerts, Jacques, Flavien Berger ainsi que Mannick, une chanteuse qui a fait des disques pour jeune public dans les années 70 et 80. »



© THOMAS JEAN HENRI

cabane

Thomas Jean Henri creuse le beau et profond sillon de son projet "cabane". *Brûlée* sera accessible exclusivement en session d'écoute dès ce mois de mai.

TEXTE : JEAN-MARC PANIS

L'envoûtant single *Today* tourne en boucle et la session d'écoute prévue le 7 mai au Botanique est "sold out". Pour ronger notre frein, Thomas a accepté de jouer le jeu de l'anecdote. Mais comme il est facétieux, il le fait à sa façon. Sans concession et en trois temps. Il explique : « Beaucoup d'artistes, sur les réseaux sociaux, se sentent obligés d'expliquer leurs chansons. Des moments magiques et indescriptibles, ceux qui font la puissance d'une chanson, se transforment alors en résumé anecdotique. » Mais comme il est généreux, il nous propose d'évoquer trois moments, absolument pas anecdotiques mais carrément fondateurs.

Un deuxième disque : « À cinquante ans, je n'avais jamais fait deux disques avec le même projet... c'est une grosse anecdote pour moi (rire) ! Ça n'a pas été facile et, heureusement, je ne devrai pas en faire une deuxième fois... un deuxième. Ça a été un exercice très confrontant et qui m'a ouvert les yeux sur la bienveillance que devraient avoir les divers intervenants au sein d'un collectif. On devrait vraiment avoir beaucoup de douceur et d'empathie envers un artiste qui gère un projet de A à Z. » Une prise de conscience pour Thomas qui a été au service de nombreux projets dont il n'était pas l'(unique) instigateur (Venus, Rawfrucht...).

Accopter du décevoir : « Dominique A, à la suite de son album fondateur *La fosse*, a dit : "J'ai deux options. Soit j'arrête là et je reste sur une sorte de mythe. Soit j'accepte de décevoir les gens. Et j'ai continué". Et j'en viens donc à ma deuxième anecdote avec cette idée de déception comme acte fondateur. Je voudrais réaliser un documentaire qui pose cette question : que peut-on décider de construire – ou pas – après une déception ? Sur le plan amoureux aussi, c'est selon moi à partir de ce moment-là, celui de la ou des déceptions initiales, qu'on peut réellement aimer ou construire une vraie relation. »

So prendre un mur : « Il m'arrive toujours un truc difficile à la fin des enregistrements. Lors du premier disque, on était à Londres pour enregistrer les cordes et dans la précipitation et l'emballement, je me suis explosé le front contre un mur. Sept points de suture. Mon œil a failli y passer. À la fin de ce disque-ci, en rentrant chez moi, je me suis retrouvé nez à nez avec un cambrioleur, dans mon salon. C'est chaque fois comme un signe, une petite voix alarmante qui dirait : "es-tu sûr de vouloir aller encore plus loin ?" On va plutôt s'arrêter là. »

WE'VE GOT YOUR BACK

Sabam for Culture apporte un soutien concret à ses membres et aux organisations par le biais de différentes aides financières, bourses et prix.

Toutes et tous ensemble, continuons à créer, à imaginer, à concevoir et à diffuser la culture !

sabam.be

sabam
for culture

POUR LES ARTISTES PAR LES ARTISTES

LA GESTION COLLECTIVE DES
DROITS VOISINS DES INTERPRÈTES ?
C'EST NOUS !

PlayRight®



Social media

**Nous donnons vie aux expériences sonores,
quelles qu'elles soient!**

Pub radio - Pub TV - Pub web - Voix-off pour documentaire
Voix-off pour film d'entreprise - Podcast - Création de contenu
Installation sonore - Sound design - Création de jingle
Recherche musicale - Composition de musique originale...

Et il reste de la place pour l'inédit!

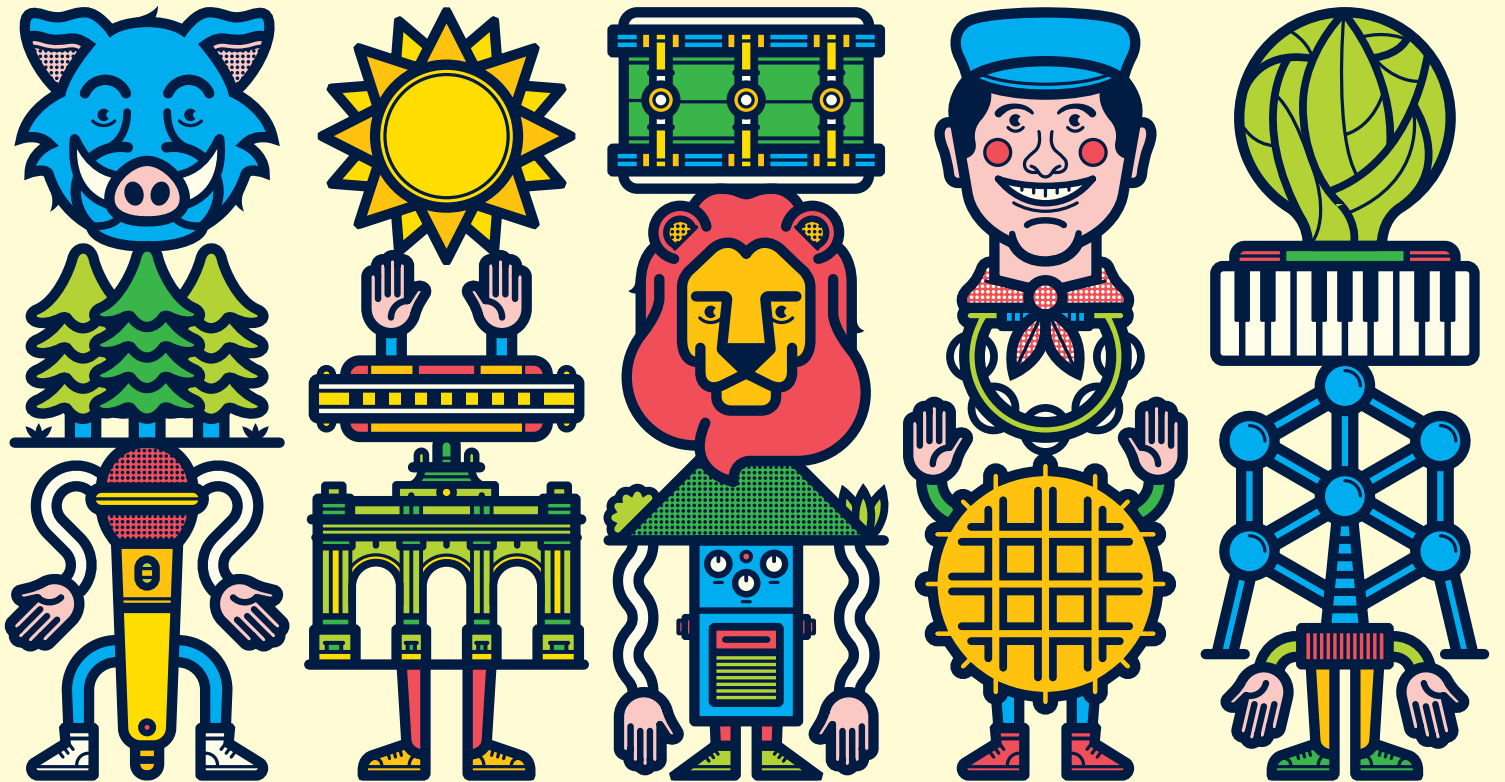


PAN Studio, 175 rue Bara - 1070 Bruxelles - www.panstudio.be - natacha@panstudio.be



FÊTE DE LA MUSIQUE

21-25 JUIN 2023 - WALLONIE - BRUXELLES



GRATUIT

WWW.FETEDELAMUSIQUE.BE 

UNE PRODUCTION DU CONSEIL DE LA MUSIQUE AVEC LE SOUTIEN DE LA MINISTRE DE LA CULTURE FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

